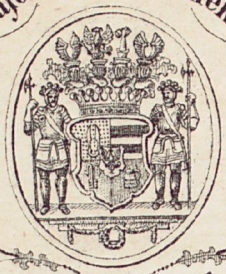
Zur
Gräfl. vom Hagen'schen
Majorats - Bibliothek

MÖCKERN
gehörig.
№ 2423

HISTOIRE
D'UNE CHATTE
ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-33610/fragment/page=0005

Blanchette, Blanchette, cette eau est salutaire, elle écarte les mauvaises pensées.

HISTOIRE

D'UNE CHATTE

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

Et publiée par ***

A PARIS,

Chez Madame MASSON, éditeur et libraire, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle St-Honoré.

1802.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur, lequel poursuivra les contrefacteurs, conformément à la Loi.

Deux exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque Nationale.

L 43 / 1

Universitäts- und Landesbibliothek Halle (Saale)

AVANT-PROPOS.

J'Avois eu de la succession de mon vieil oncle, une vielle maison, où se trouvoient de vieux meubles, qui renfermoient de vieilles hardes sur lesquelles on prétend que ce digne homme prêtoit à ses amis, d'après le proverbe qui dit avec justice, qu'il vaut mieux prêter sur gages, que de prêter sur rien. Comme il n'y avoit aucun registre, ni aucune note qui indiquât la vérité de ce fait, je me résolus à garder ce que je ne pouvois rendre, puisque je ne

savois à qui il appartenoit. Ce qui me surprit le plus, fut de trouver un manuscrit chez mon oncle, lui qui ne lisoit que Barême ; il falloit que l'auteur lui eût bien promis de le reprendre. Mais il n'en avoit rien fait, et lui avoit laissé ce plaisant nantissement. Le papier jauni attestoit qu'il étoit écrit depuis aumoins quarante à cinquante ans, et cependant les rats l'avoient respecté.

Étonné de ce phénomène, j'en appris bientôt la cause : ces cahiers contenoient l'Histoire d'une Chatte écrite par elle-même ; et l'odeur féline

que le papier avoit contractée en éloignoit toute l'espèce grugeante. Que d'auteurs seroient heureux d'avoir des chats pour secrétaires! au moins n'auroient-ils à redouter que la poussière.

Je jettai un coup-d'oeil sur cette singulière production ; j'y trouvai de la gaîté et le sel de la satyre ; d'après cela je me dis: Voyons si quelques libraires en voudront. Sûrement cet ouvrage a coûté de l'argent à mon cher oncle, il faut que je le retrouve. On a bien imprimé l'Histoire d'un chien, celle d'un chat peut avoir le même honneur. Je ne me suis pas trompé

dans mon attente, et on a mis sous presse, les oeuvres de l'animal doucement traître. Je les offre au public, en le priant d'imiter mon auteur, et de me faire patte de velours.

INTRODUCTION.

Pourquoi, dis-je à mon maître, dont les ouvrages étoient excellents pour messieurs les libraires, car pour notre cuisine ils ne valoient pas grand'chose, n'écrirois-je pas tout comme vous? cela pourroit faire quelqu'argent de plus. — Ecrire, Blanchette! es-tu folle? pour écrire il faut au moins le savoir, et malgré tout ton esprit, je ne te crois pas ce talent. — C'est ce qui vous trompe, Monsieur. — Qui te l'auroit donné? — C'est un secret que je ne puis révéler à personne sous peine de la vie. Vous vous étonnez que je sache écrire! et n'avez vous pas entendu dire, qu'on écrit comme un chat? preuve que nous pouvons écrire: il est vrai

que ce compliment n'est pas infiniment honorable pour mon espèce, car on le fait ordinairement à ceux dont l'écriture est inlisible. Mais que m'importe, je saurai choisir un bon copiste, si on veut imprimer mon ouvrage. Comment n'êtes vous pas plus surpris que je parle distinctement, et que je sois en état de vous lire la gazette ? — Il est vrai que je te regarde depuis longtems comme un être rare, mais je ne pensois pas que tu pûsses devenir auteur. — Ah! mon cher maître, je ne serois pas la première bête qui eût eu cet honneur. — Ah! ah! ah! — Croyez que je figurerai comme un autre dans la république des lettres. J'ai en peu d'années rempli une longue carrière, car l'expérience double le

tems, mais d'ailleurs huit ans pour une chatte, n'en sont-ils pas à-peu-près quarante pour une femme? et tout le monde sait qu'à cette époque, il faut qu'elle prenne un parti, qu'elle soit joueuse, dévote ou bel esprit. Je prends le dernier, et pour cause que vous devinerez aisément : c'est mon histoire que j'écris, parce que je ne veux pas mourir toute entière. Vous n'êtes pas, monsieur, propriétaire d'un jardin anglais, où sans doute, lorsque Brama ordonnera à mon ame d'aller habiter un autre corps, vous me feriez l'honneur de m'élever un tombeau, comme jadis madame la duchesse de Lesdiguières fit pour sa chatte.—Brisons là-dessus, Blanchette, j'ai souvent disputé quand j'étois sur les bancs,

contre des ânes, je ne veux pas me jouer avec les chats; je crains trop les égratignures. — Oh! je fais toujours patte de velours avec mes amis, et vous êtes le meilleur que j'aie .... Tâchez de pourvoir tous les jours à ma subsistance chez vous, afin que je ne perde pas mon tems à l'aller dérober dans la cuisine de M. le Doyen, et j'écrirai mon histoire que vous ferez imprimer aux meilleures conditions que vous pourrez. — Je veux bien faire ce marché, donne-moi la patte. — La voilà, bon soir. Vous aurez demain le premier chapitre des événemens de ma vie.

HISTOIRE
D'UNE CHATTE
ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

Ma généalogie.

Je ne vous dirai point que je tire mon origine des Chabeaux ni des Chabrillans; je laisse les généalogistes se morfondre sur ces recherches, et cette folle vanité à votre espèce.

Je compte encore moins au rang de mes ancêtres les Chafouins et le Chat botté, si fameux dans les contes bleux. Je ne remonte pas plus haut qu'à ma mère; quant à M. mon père, je n'ai pas eu l'honneur de le connoître.

Je suis née dans les souterrains du

château des Thuileries ; je n'avois qu'un frère. Quand nous eumes six semaines, et par conséquent atteint l'âge de la raison, plus précoce chez nous que chez les humains, ma mère nous mena avec elle dans le jardin, où elle nous donna les premières leçons de chasse. Sur les trois heures après-midi, elle nous conduisit mon frère et moi, sur la terrasse du château.

J'y vis arriver une femme âgée, qu'il me parut fort plaisant de voir sortir d'une boëte, j'ai su depuis que c'étoit d'une chaise à porteur. La bonne dame m'auroit fait presque peur avec sa grande capuche noire et son énorme mantelet de même couleur, qui tranchoient peu sur sa robe d'un brun foncé, si je n'eusse trouvé dans ses yeux un air de bienveillance pour toute notre espèce ; j'eus la preuve que

je ne m'étois pas trompée en jugeant son cœur, lorsqu'après un coup de sifflet qui fit sortir tous nos compagnons des caves du château, je vis sa femme-de-chambre et deux domestiques dérouler devant le banc où ils l'avoient assise, des nappes blanches pleines des boulettes d'une pâtée délicieuse qu'ils s'empressèrent de distribuer à notre troupe, qui sans être effarouchée du bruit et des sauts des enfans qui étoient autour d'elle, mangea tranquillement ce qui lui fut abondamment offert par la bienfaisance de madame Mauplat, c'est ainsi que se nommoit cette chatiphile personne. Nous fîmes tous un excellent repas, après lequel nous redescendîmes dans notre sombre habitation, où je demandai à ma mère l'explication de tout ce que je venois de voir.

Il y a, me dit-elle, plus de vingt ans

que madame Mauplat s'occupe de bienfaisance envers nous. Votre grand-mère m'a raconté, mes chers enfans, que cette dame touchée de voir que des chats qui occupoient avant nous ce vaste château, étoient dans un état déplorable, faute d'une nourriture journalière, avoit obtenu du gouverneur la permission d'y apporter des vivres : ils ne nous ont pas manqué depuis ce moment, et j'espère qu'ils ne nous manqueront pas. Partagez, mes enfans, ma sécurité et ma reconnoissance. L'un et l'autre m'étoit facile ; car la paresse et la sensibilité faisoient le fond de mon caractère; aussi je ne m'occupai de rien que de faire des vœux pour notre bienfaitrice.

Deux années se passèrent pendant les quelles libre de tous soins, grace à notre digne amie, je folâtrai et vécus

en véritable sybarite, promenant mes loisirs de branche en branches au-dessus des têtes des agréables oisifs qui se rendoient dans la grande allée. Combien je souriois des ridicules de ceux de cette espèce qui se croyent nos maîtres; lorsque je voyois la douairière en grand panier, dont les rides étoient mal déguisées par le blanc et le rouge, minauder à un jeune abbé qui comptoit sur son crédit pour obtenir un bénéfice. Plus loin une jeune agnès suivoit en rougissant sa mère, qui lui donnoit tout dévotement les leçons les plus rafinées de coqueterie. Dans un autre groupe deux jeunes écervelés calculant le prix des charmes d'une actrice, complotoient les moyens d'obtenir d'un vieil oncle avare, la somme nécessaire à leurs projets sur la belle, dont le luxe insolent effaçoit à leur

grand regret, toutes les femmes soi-disant honnêtes. Souvent je communiquois mes réflexions satyriques à mon frère qui se nommoit Moustache; il paroissoit desirer étendre plus loin ses observations sur l'espèce humaine; et un beau jour il disparut.

CHAPITRE II.

Chacun a sa folie.

QUELQUEFOIS notre digne bienfaitrice prenoit un de nous et nous emportoit chez elle pour la réjouir pendant quelques jours; je fus souvent choisie, ma robe blanche comme la neige, mes beaux yeux bleux, mon joli petit nez couleur de rose, un certain air noble et fin tout-a-la-fois prévenoient en ma faveur et m'attiroient l'amitié de madame Mauplat, et par conséquent l'envie de mes compagnes.

J'étois un jour chez elle, et je folâtrois dans la cuisine, tandis que trois ou quatre broches tournoient pour messeigneurs les chats: j'entends frapper à la porte de la rue; j'avance sur la

pointe des grifes, je vois un grand homme en grande robe noire, avec un grand chapeau, une figure austère, un son de voix sombre, je le considère et le reconnois pour le curé de Saint-R***. Car il faut vous dire, que ma mère, très-digne chatte de son métier, alloit tous les deux jours chasser les rats de la maison de Dieu, et moi je l'y suivois plus par complaisance que par goût, ne trouvant pas ce gibier excellent; car tout le monde sait le proverbe : *gueux comme un rat d'église.* Qui dit gueux, dit un être qui n'a pas le moyen de se bien nourrir, si les rats d'église sont gueux, ils sont donc maigres, et rien de si mauvais à mon goût qu'un rat maigre..... Mais revenons au curé. Je voulus savoir ce qu'il venoit faire dans la maison; et montant derrière lui aussi

doucement qu'un amant qui veut surprendre sa maîtresse, je me glisse entre ses jambes au moment où on lui ouvroit la porte de l'anti-chambre, et je suis avant lui dans le cabinet de notre amie, que je vis malignement sourire lorsque le pasteur entra; car elle se doutoit bien du sujet de sa visite. Le curé parloit avec assez de difficulté, cherchoit ses mots. Madame Mauplat attendoit patiemment qu'il s'expliquât. Vous avez, dit-il enfin, Madame, une maison bien nombreuse? — Moi, pas du tout, cinq domestiques composent tout mon train. J'aurois cru, reprit le curé, qui vouloit en venir à son but, qu'il y avoit au moins vingt-cinq personnes à nourir chez vous, au nombre de broches que j'ai vu tourner en entrant. Ah! dit en riant madame Mauplat, c'est le souper de mes chats.

—De vos chats, Madame! ce que l'on m'a dit est donc vrai, et vous prodiguez à de vils animaux ce qui feroit la nourriture de dix familles infortunées. Ah! Madame, est-il possible qu'une dame chrétienne puisse ainsi oublier ses semblables pour des brutes!

Ce discours dont je ne perdois pas un mot, me faisoit trembler. Je craignois qu'il ne fît changer d'opinion notre bonne amie; mais je fus rassurée lorsque je l'entendis répondre en ces termes: En vérité, M. le curé, si ce n'est que pour cela que vous m'avez fait l'honneur de venir me voir, il n'étoit pas très-nécessaire. Car chacun a sa folie en ce monde, et l'on n'en change point. La mienne est de rendre heureux un nombre considérable d'êtres animés, qui en sont très-reconnoissants, et je ne vois pas en quoi ce

plaisir est plus qu'un autre, opposé à l'esprit du christianisme : vous par exemple, M. le curé, vous employez tout l'argent qu'on vous donne à embellir, pomponer; votre église, passez moi le terme; et que deviennent vos pauvres! Si donc vous donnez cent mille francs par an à votre manie de bâtir; moi je puis bien en donner six mille pour seconder les vues du père de la nature, qui n'a créé aucun individu sensible, pour le laisser souffrir de la faim.

D'ailleurs, ajouta-t-elle, en baissant la voix, mais j'ai l'oreille fine, et je ne perdis pas un mot, je vous dirai que nous autres protestants, nous sommes un peu moins sûrs que les catholiques, de ce que nous deviendrons après notre mort; le purgatoire vous tire d'embarras, mais nous qui n'en vou-

lons pas, il nous seroit peut-être bien difficile d'accorder la justice divine avec notre foiblesse, sans avoir recours à la métempsycose. Alors vous conviendrez que, d'après ce doute seulement, on doit avoir grand soin des animaux; car enfin, M. le curé, si un jour vous deveniez un grand chat noir, et conserviez sous sa peau, votre excellent appétit, vous seriez fort aise qu'une pauvre huguenote comme moi, vous apportât des boulettes; si cela vous arrive, homme de Dieu, avant que je sois morte, je vous invite à souper sur la terrasse du château des Thuileries. Mais voici l'heure où mes convives m'attendent. Elle sonna, demanda ses porteurs. — Adieu, Monsieur, bien fâchée de ne pouvoir vous posséder plus long-tems.

Le

Le curé muet d'étonnement, se leva, salua madame Mauplat, et dit en s'en allant: Cela est vrai, chacun a sa folie.

CHAPITRE III.

Les jours se suivent, et ne se ressemblent pas.

O vicissitudes de la fortune! l'expérience des siècles n'apprendra-t-elle donc pas à se mettre à l'abri de tes revers! Quoi! l'on verra chaque jour les maisons les plus opulentes réduites à la misère par un seul coup de dez; que dis-je! les états renversés par des causes tout aussi légères, et l'on continuera à élever ses enfans dans le luxe et la molesse. Ah! il n'est que trop vrai que l'expérience des autres est toujours perdue pour nous.

Quinze générations de chats avoient goûté le repos et l'aisance, grace à la bonté de madame Mauplat; mais ne

pouvoit-on pas se souvenir que leurs aïeux n'avoient pas toujours été si heureux? Comment! nos pères chats oublièrent sitôt leur origine. Eh, mon Dieu! j'ai vu depuis dans le monde, ces hommes si fiers de leur mémoire ne pas se souvenir même que leurs pères avoient été laquais, et se croire d'après d'hosier, qu'ils payoient pour les tromper, de fort grands personnages. Il n'est donc pas étonnant que de pauvres chats oublient que les grands-pères de leur grands-pères n'ont pas toujours eu une broche tournante et des valets payés pour leur faire de la pâtée, et que l'habitude du bien-être leur persuade que tout ira pour leur postérité, comme il va pour eux; qu'en conséquence ils ne s'occupent que de donner à leurs enfans de ces graces, de ces talens qui sont très-

agréables quand on est riche, mais qui ne servent à rien dans la misère.

Nous savions tous sauter pour le Roi, la Reine; madame Mauplat, faire la morte, donner la patte; mais pourvoir à notre nourriture, à celle de notre famille, en aucune manière. Nous comptions tellement sur le dîner de la terrasse, que nous ne chassions que par désœuvrement, et jamais nous ne rapportions notre gibier; ce qui auroit été trop fatigant pour des gens aussi opulens que nous l'étions. Nous fûmes donc, ainsi que beaucoup d'hommes le sont quelquefois, surpris par le malheur, sans aucune précaution pour y remédier.

Quatre heures sonnent, on se rassemble; on n'entend point le coup de sifflet; on s'avance à l'entrée des soupiraux; on regarde: point de chaise

à porteur, point de madame Mauplat, point de nappes blanches, point de pâtée. On reste jusqu'à cinq heures, six heures du soir; rien ne paroît; la faim se fait sentir; mais la nuit qui étend ses voiles ne laisse plus d'espoir pour ce jour-là. On se retire, non sans de vives inquiétudes; on craint pour madame Mauplat; on se promet, si elle ne vient pas le lendemain, d'envoyer une députation pour savoir la cause de cette absence. Je me couche ayant grand appétit, et ne pouvant cependant me résoudre à me donner la peine de pourvoir à mon souper.

Le lendemain ne fut pas plus heureux, et les besoins devinrent plus pressans. Il fut décidé qu'on iroit rue d'Argenteuil, où demeuroit notre bienfaitrice. Trois des nôtres en robes noires, image de la profonde douleur

où nous étions tous plongés, s'acheminèrent par le passage des écuries, puis celui de Saint-Roch, et ils se trouvèrent devant la porte de celle qui nous étoit si chère.

Quel fut leur effroi quand ils virent que la maison étoit revêtue de tentures funèbres ! Ils ne doutèrent pas alors de leur malheur, qui leur fut confirmé en appercevant un nombreux cortège s'avancer lentement vers la demeure de madame Mauplat.

Cependant nos ambassadeurs écoutent, et tout leur atteste notre perte. Ils entendent dire à deux vieilles femmes qui regardoient l'enterrement : Enfin la voilà morte cette madame Mauplat, que tous les enfans appelloient avec raison la mère aux chats. On l'enterre comme catholique, et cependant elle étoit de la clochette.

Mais le curé qui n'a rien reçu d'elle pendant sa vie, a été si bien payé par les parens depuis sa mort, qu'il a consenti à fermer les yeux, et l'enterrer tout comme une bonne ame. Mais cela n'y fera rien; le diable ne s'y trompera pas; et quoiqu'en terre sainte, il ne l'emportera pas moins en enfer; car ses chats ne prieront pas pour elle. Il seroit possible que ce fût une asez bonne recommandation, dit l'autre vieille, auprès de Lucifer; car on prétend que les chats sont ses protégés.

Nos amis n'en purent entendre davantage; et le cœur déchiré, ils reprirent le chemin de la terrasse, où nous les attendions, livrés à la plus cruelle anxiété, en les voyant

L'œil morne et la tête baissée.

Nous ne comprîmes que trop l'excès

de notre infortune. Elle n'est plus! nous crièrent-ils, dès les marches qui sont en face de l'allée des tilleuls! Elle n'est plus! répondit ma mère, et des larmes coulèrent de ses yeux. C'étoient les premières qu'elle avoit versées; pleurs cruels qui furent les avant-coureurs du sang qui bientôt inonda nos retraites.

Oh! pourrai-je rappeller ces scènes d'horreur! Hommes cruels! si vous étiez sans pitié pour nous; si parmi cette espèce qui se vante de tant de générosités, il ne s'en est pas trouvéun seul digne de remplacer la respectable Mauplat, au moins ils ne devoient pas insulter à notre sort: que dis-je! le rendre mille fois plus horrible, en profitant de la foiblesse où la famine nous réduisoit, pour nous attaquer dans nos sombres réduits, et y porter le carnage et la mort.

Le palais que nous habitions étoit alors abandonné aux rats; et les Rois avoient quitté ce beau séjour pour celui de Versailles; mais les écuries étoient restées; et si nos frères les chevaux les eussent seuls habitées, nous n'eussions eu rien à craindre de leur caractère naturellement bon et doux; mais ils étoient confiés à la plus mauvaise engence parmi la très-mauvaise appellée homme. L'expérience que j'ai acquise dans le monde, ne me l'a que trop confirmé. Rien de pis que les valets des grands seigneurs; ils prennent tous les défauts de leurs maîtres, sans avoir une seule de leurs bonnes qualités.

Cette gente maudite, connue dans cette partie sous le nom de palfrenier, n'eut pas plutôt apperçu quelques-uns des nôtres se traînant à peine dans

les cours pour y chercher quelque nourriture, qu'ils tombèrent sur eux à coup de fourches : mes malheureux compagnons s'enfuirent vers nos dieux pénates; mais les cruels les y suivirent; et nous voyant tous pâles, les yeux agards et le cœur palpitant, ils prétendirent que nous serions bientôt attaqués de la rage, et qu'il falloit, pour la sûreté de la société, nous immoler tous. Eh, malheureux! apportez-nous quelques alimens, et nous serons bientôt en aussi bonne santé que vous. Mais ils n'écoutèrent ni nos pleurs, ni nos gémissemens; et se jetant sur nous comme de vraies bêtes sauvages, ils égorgèrent sans pitié les vieillards, les enfans: celles qui étoient prêtes à devenir mères, n'échappèrent pas à leur férocité. Tout me fait croire que, dans cette affreuse journée, ma mère,

deux de mes sœurs déjà engagées dans les nœuds de l'hymen, périrent sous les coups de ses monstres. Un amant que la plus douce sympathie unissoit à mon sort, que je devois épouser dans deux jours, fit des prodiges de valeur pour me garantir des armes meurtrières de nos ennemis. O mon cher Zéphir! pourquoi falloit-il que la parque tranchât des jours qui m'étoient si chers! Enfin, ne pouvant résister à ma douleur, je perdis l'usage de mes sens, et je ne revins à la vie que bien avant dans la nuit.

Oh! quelles douloureuses réflexions m'occupèrent! Ciel! m'écriai-je, je vis encore et c'est pour souffrir. O Zéphir! je ne vous verrai plus! et toi, ma mère, la mort a terminé ta carrière. Ah! que ne puis-je te suivre au tombeau! Mais si j'ai échappé au fer des assassins,

l'Achéron n'en ressaisira pas moins sa proie, puisque je n'ai aucun moyen de subsister, et je me laissai retomber languissamment sur le soliveau qui me servoit de sopha.

CHAPITRE IV.

Conseil des chats.

J'étois dans cet état, qui n'est ni la vie ni la mort, et où on ne paroît exister que par la douleur, quand je me sentis poser doucement une patte sur l'épaule; je me retourne, et j'apperçois mon cousin Gripeminau. Mon amie, me dit-il, vous vous laissez abattre par la douleur; il faut au contraire la vaincre, et montrer que nous sommes supérieurs aux événemens; ceux des nôtres qui ont échappé au carnage, sont réunis dans la salle du conseil, où ils vous attendent. Voulez-vous ma patte pour y passer? — Volontiers, mon cher cousin; car je suis d'une foiblesse extrême. Il me

soutint, et nous arrivâmes dans un caveau presqu'entièrement fermé, où les cruels palfreniers n'avoient pu pénétrer. O ma mère! mes sœurs! ô mon cher Zéphir! pourquoi n'aviez-vous pas gagné cet asile? je ne pleurerois pas votre perte.

Nous étions réduits à un bien petit nombre, que présidoit Raton, le plus ancien des nôtres. Malgré son grand âge, il me sourit agréablement lorsqu'il me vit entrer; et m'ayant fait signe de la patte de m'asseoir, il se leva et prononça le discours suivant:

« Le ciel, mes chers camarades, » nous a enlevé notre bienfaitrice; » elle n'est plus; il faut nous séparer; » la chasse ne peut nous procurer » assez de ressource pour la subsis- » tance de cette populeuse républi- » que. Nous avons depuis long-tems

» joui de la plus entière liberté, il faut
» nous résoudre à la perdre. Je sens
» comme vous tous les inconvéniens
» de l'esclavage; mais la faim cruelle
» nous presse de chercher des maîtres
» qui nous nourrissent : qu'elle ne
» nous fasse point oublier que
» nous devons un tribut à la recon-
» noissance. Jurons de ne jamais
» perdre la mémoire des bienfaits de
» madame Mauplat; jurons, avant
» de nous séparer, d'en perpétuer le
» souvenir en les racontant à nos
» enfans, et en leur apprenant à la bénir
» dès leurs plus tendres années; don-
» nons ainsi, mes amis, aux hommes,
» un exemple de gratitude, tandis
» qu'ils ne nous en ont donné que de
» férocité ».

Nous jurâmes tous notre serment, et nos plaintes firent retentir les échos

des voûtes souterraines du château; et après nous être lèchés réciproquement, nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

CHAPITRE V.

Mauvais début.

Je n'ai point entendu parler, depuis ce tems de douleurs, de ma mère qui, je le présume, fut victime des cruels palfreniers. Il y a six ans que je l'ai perdue, et son souvenir m'est toujours présent. Que ceux qui sourient sous de feintes larmes à la mort de leurs parens, osent encore nous accuser d'insensibilité !

J'avois deux ans, comme je vous l'ai déjà dit, mon cher maître, et mon tendre engagement avec Zéphir n'avoit point encore reçu la sanction des loix. Tout en pleurant l'ami de mon cœur, me voyant forcée, par notre désastre, de fuir mes dieux pénates,

et de chercher fortune, je m'applaudissoit d'être seule de ma bande : ce fut à cela que je dus mon salut. Effrayée par les horreurs que je viens de dépeindre, je me sauvai pendant la nuit; et, suivant les toîts, je me trouvai dans la rue Saint-Honoré, et me glissai dans un grenier par une lucarne.

Je me soucioispeu d'y former un établissement; mais je dévorois, et j'avois envie de trouver à souper. La chatière de la porte de mon nouveau gîte donnoit sur l'escalier. Je descendis, et trouvant une porte entr'ouverte, j'entrai dans une chambre pauvrement meublée; une femme travailloit près de la fenêtre, et une petite fille de quatre à cinq ans se promenoit dans la chambre. — Ah! maman, dit-elle, voilà ratonne qui est revenue; mais elle n'a plus son petit nez noir. —

Ne vois-tu pas, Suzette, que ce n'est pas la chatte, puisqu'elle est morte? mais celle-ci me paroît jolie; si notre homme le veut, elle la remplacera. — Ah! gardons-la maman. — Je te le dit, cela ne dépend pas de moi seule; ton papa est le maître. Après ce dialogue, la petite me donna un petit morceau de pain, que je dévorai. — Vois, Suzette, comme cette chatte est bien élevée! elle mange du pain sec, et toi il te faut toujours quelque chose avec. Donne-lui un peu de soupe. Je la mangeai avec avidité; je caressai Suzette; je montai sur ses genoux; je jouai avec elle; je fis patte de velours, et nous devînmes promptement amies.

Tout alloit bien jusques-là; mais le mari rentra avec un gros chien; il étoit las; il se précipita dans un grand fauteuil de tapisserie à moitié usée, et se

mit à fumer. On sait que chien et chat s'aiment rarement. La figure grotesque de celui de mon hôte me déplut, et j'oubliai que, lorsqu'on est pauvre, il faut être poli. Faisant la maîtresse au logis, je m'avisai de souffleter le dogue, qui venoit prendre sa part de la soupe que la petite m'avoit donnée. Celui-ci aboya; je jurai plus fort; mais pour mon malheur ou pour mon bonheur, car je dirois volontiers avec un aimable philosophe de la race humaine: *Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles.* Notre querelle vint aux oreilles de maître Pierre. — Qu'est-ce donc que ce sabat du diable? — Pierre, c'est une chatte qui s'est adonnée ici; nous avons perdu Raton e; si tu le veux bien, celle-ci la remplacera. — Non pas, Suzanne, il ne me plaît pas; Médor nous feroit

un vacarme à ne pas s'entendre; la nuit j'ai besoin de repos. — Ah! Dieu merci! tu en prends à ton aise; il y a plus de huitaine que tu dors toutes les nuits entières; tu n'aimes plus ta Suzanne? — Quand on a travaillé tout le jour, on a besoin de dormir. Un soupir de Suzanne fut sa réponse. — Mon papa, mon papa, ne renvoyez pas Ratonne, je l'aime bien; elle me caresse; renvoyez plutôt votre Médor, car il me grogne sitôt que je l'approche. — Suzette, tu te mocques de moi; je renverrois Médor! mon chien, qu'il y a dix ans que j'ai, pour garder une chatte qu'il n'y a que deux heures que vous avez ici!.... Allons.... allons, décampez. Je m'étois refugiée sous le lit. Pierre se leva, prit son gourdin; et comme je vis qu'il venoit vers ma retraite, je sortis brusquement

par la porte qui étoit restée ouverte. Suzette eut beau pleurer et même crier, son père l'appaisa en lui promettant un moulin à vent.

Je remontai donc dans le grenier, peu contente de mon étourderie et de ce léger repas. Alors oubliant mes idées de grandeurs passées, je me mis à chasser comme le font tous les honnêtes chats, et je fis un assez bon souper, après lequel je m'endormis, bien résolue de chercher une autre condition le lendemain.

Je me mis en course dès la pointe du jour; je suivis la rue, c'est-à-dire les toîts jusqu'à celui de Saint-Roch, où je descendis un moment pour voir si je ne trouverois pas Moustache ou quelques-uns de nos bons amis; mais, à mon grand regret, je n'y vis personne. Je passai par le petit portail, et

me rendis dans la rue de la Sourdière, pour, ce que ne croiront pas les animaux à deux pattes, payer un tribut de reconnoissance aux mânes du bon Lafontaine, qui avoit habité cette rue; lui seul sut distinguer le caractère, l'esprit des bêtes ainsi nommées à tort par ceux qui ont souvent moins de bon sens qu'elles. Lui seul dans ses vers inimitables, a su rendre la naïveté et la vérité de notre langage, qui, parce que les tyrans du monde ne l'entendent pas, n'en est pas moins une langue.

En passant sur le toît qui abrita ce poëte, je versai quelques larmes; et si, des régions éthérées, il a pu les voir couler, il a sûrement pris une meilleure opinion du cœur de notre race, où l'on trouve à l'intérêt et à la griffe près de si bonnes gens.

Jamais une action vertueuse n'est sans récompense; de dessus la lucarne où j'étois grimpée, j'apperçus une petite maison dont l'extérieur modeste et propre annonçoit l'habitation d'une dévote. Quelle condition pour une chatte! aussi je ne balançai pas.

CHAPITRE VI.

Je partage le sort des élus.

Je descends ; et passant la porte cochère, je monte au premier : voyant la cuisine entr'ouverte, je me rengorge, prends un air doux, et me mets à miauler pour me faire remarquer. Aussitôt sorti, une fille de trente ans, à la mine confite en dévotion, portant grand fichu blanc et bonnet rond plissé; son tablier me fit juger que c'étoit une cuisinière, et je ne me trompois pas, elle m'appelle : Petite, petite, et dit : Ah! que mademoiselle seroit enchantée si je pouvois attirer à la maison cette chatte! Quelle est douce, gentille! Blanchette, Blanchette, et moi de répondre par les

plus doucereux mirmiaoux, de lui faire le gros dos, de la carresser, car je ne demandois pas mieux que de demeurer dans ce logis où tout annonçoit la propreté et l'aisance; ce que nous autres chats aimons beaucoup. Avec quelle joie je la vis couper un bon morceau de gigot, et me faire une pâtée délicieuse, qui me rappela celles de madame Mauplat!

L'accueil que je reçus de cette bonne fille, que j'ai su depuis s'appeler Goton, me réconcilia avec l'espèce humaine. Je me disois : Tous les hommes ne sont pas des palefreniers, et Goton me parut presqu'aussi bonne que madame Mauplat.

Comme j'achevois de manger, je vois entrer une autre femme toute aussi propre et aussi pincée que Goton, mais qui sembloit, à son costume,

d'un rang plus élevé, et en effet elle étoit femme-de-chambre de Mademoiselle du Ruisseau; ce que je compris à ses discours.

GOTON.

Mademoiselle est-elle rentrée?

SUZANNE.

Vous le voyez, bien puisque me voilà.

GOTON

La belle raison!

SUZANNE.

Est-ce que mademoisselle sort ou rentre jamais sans moi?

GOTON.

Et quand cela seroit, qui y auroit-il de si extraordinaire?

SUZANNE.

Une fille vertueuse ne laisse pas la moindre prise sur sa conduite ; et quand il est sûr qu'elle n'est jamais sans une personne de son sexe, il est impossible que l'on jase.

GOTON.

Oh! cela n'en empêcheroit pas, si on en avoit bonne envie, et souvent ce n'est qu'un manteau.

SUZANNE.

Un manteau! qu'est-ce à dire? Goton, vous avez des expressions mondaines qui ne conviennent guères à notre sainte maison.

GOTON.

Bah! ce ne sont pas les mots, mais les choses, qui empêchent d'être sainte.

Enfin, pour en revenir à ce que je disois, que d'être deux n'est pas une raison pour être plus sage, je voulois vous conter que, dans ma jeunesse, j'ai vu la preuve du contraire.

SUZANNE *s'asseyant.*

La preuve du contraire! donnez-moi, si vous pouvez, cette preuve.

GOTON.

Je suis née native, comme vous savez de la petite ville de R..., à quinze lieues de Paris. Eh bien! il n'y avoit pas dans cette ville une fille qui ne se mariât grosse; pas un mari qui ne fût..... Vous savez bien, et jamais, jamais on ne trouvoit une femme et une fille seule. Elles alloient toujours promener avec une compagne; puis, soit l'été dans des bleds, soit l'automne

dans des petits bois qui étoient tout près de de la ville, les femmes entroient d'un côté, les hommes de l'autre, et....

SUZANNE.

Voilà une belle ville ; il y a dequoi se vanter d'en être.

GOTON.

Aussi, vous voyez que je n'y suis pas restée. Ma tante Ursule, qui savoit par expérience ce qui en étoit, et qui étoit établie à Paris maitresse couturière, a écrit à ma mère de m'envoyer pour apprendre son métier, que je n'avois pas dix ans.

SUZANNE.

Hom! ce n'étoit pas le plus sûr; et je le sais bien, à n'en pas douter, car je n'en avois pas douze que j'étois en

apprentissage ; l'on m'envoyoit reporter de l'ouvrage, et.....

GOTON.

Dites donc, dites donc.

SUZANNE.

Mademoisselle sonne, je vous conterai cela un autre jour. A propos, j'oubliois que j'étois venue pour vous dire que M. l'abbé Doucet dîne ici. — Il dîne ici ! Et vous ne m'en parliez pas ! Et que lui donnera-t-on à ce saint homme ? — Deux entrées, un joli rôti, et deux plats d'entremets.

Bon, dis-je en moi-même, voilà une cuisine comme il me la faut, et je me mis à miauler d'aise. Suzanne, qui ne m'avoit pas vue, m'entendit. — Qu'est-ce donc que ce chat ? — C'est

une chatte, ne vous en déplaise, reprit Goton, et une charmante chatte, blanche comme votre fichu, pas un poil noir, douce comme un agneau, ajouta-t-elle en me prenant dans ses bras; elle est très-belle, et réellement je puis le dire sans vanité; car les années ont détruit ce frivole avantage: j'étois alors très-bien. Suzanne me prit des bras de Goton, et me caressa. Dieu sait si je fis patte de velours. Viens Blanchette, viens que je te présente à notre maîtresse: et moi de sauter sur son épaule et de m'y tenir avec une grâce merveilleusse.

Nous n'étions pas encore entrées, que j'entends la maîtresse de la maison s'écrier, agitée par la colère, car les saints y sont sujets: Vous ne viendrez donc pas Suzanne, voilà une heure que je sonne. Avez-vous résolu

de m'impatienter? Il est impossible de supporter leur lenteur..... — Me voilà, mademoiselle. Ma présence calma la dévote. et elle dit d'un ton radouci: Et à qui donc ce joli chat? — A vous, mademoiselle: c'est ce qui m'a retardé, parce que je voulois vous l'apporter. — Ah! c'est différent; mais il falloit répondre, et ne me pas mettre dans l'occasion d'offenser le seigneur en me laissant emporter à un mouvement de vivacité opposé à l'esprit du christianisme. En disant cela, mademoiselle Duruisseau, c'étoit le nom de la dévote, m'appella. Je sautai légèrement sur ses genoux, et me mis à la caresser. Oh la jolie bête, Suzanne! monte chez ma voisine madame Roussel; dis-lui de venir voir quelque chose de charmant dont j'ai fait l'acquisition.

Un moment après, entre madame de Roussel. Qu'y a-t-il, ma chère voisine ? — J'ai deux choses à vous dire : la première, c'est que notre directeur vient dîner, et que je vous attends. — Je n'y manquerai pas. — Puis ensuite pour vous faire voir cette jolie bête : Charmante, divine, répondit l'autre dévote! Elle a une figure virginale; je parie qu'elle n'a point encore eu de petits. Ce sera une femme pour mon Moustache. A ce mot, Moustache, le cœur me battit. Si c'étoit mon frère! m'écriai-je en miaulant. Car il est essentiel que vous sachiez, qu'excepté vous, personne ne m'a jamais entendue parler dans votre langue; et toutes les conversations que je pourrai transcrire ont été en idiôme félin, qui, je vous assure, vaut bien le français, l'italien, l'espagnol. Mais poursuivons mon récit.

Je me disois tristement ce chat de la dévote peut s'appeller Moustache, et n'être pas mon frère! Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin. Mais j'allois être bientôt instruite de ce qui me touchoit; car madame Roussel sortit pour aller chercher son chat, afin de voir ce que nous nous dirions.

CHAPITRE VII.

Reconnoissance.

Mademoiselle Duruisseau, restée seule, me posa doucement sur le coussin de sa bergère, et se mit à examiner, devant une fort belle glace, si rien n'étoit dérangé dans sa toilette, je profitai de cet instant pour la considérer à mon aise. Je jugeai qu'elle pouvoit avoir trente à trente-deux ans. Sa physionomie étoit grave et douce; et sans la pâleur qui tient au célibat, elle auroit encore eu assez d'agrément. Cependant sa taille élevée manquoit de cette souplesse qui caractérise les grâces. Tout son ajustement avoit la même roideur; et on auroit pu envoyer ma nouvelle maîtresse d'un

bout de la France à l'autre, sans balle ni corde, qu'elle seroit arrivée au lieu de sa destination en aussi bon état qu'au moment de son départ. J'ai su depuis que cette manière d'être étoit le cachet de la dévotion.

Tandis que je suivois tous les mouvemens de mademoiselle Duruisseau, la porte s'ouvrit, et je vis entrer un chat presque blanc, ayant une tache noire. Le voir, reconnoître mon cher Moustache, et tomber évanouie, ne fut qu'un instant. Qu'on juge de l'effroi de ma maîtresse, en voyant mes yeux se fermer, mes pattes se roidir! Elle me prend dans ses bras, appelle Suzanne, Goton. Elles accourent tandis que madame Roussel aidoit son amie à me rappeller à la vie. O ma chère! elle mourra, disoit mademoiselle Duruisseau en me

frottant les tempes avec de l'eau des Carmes. Qui a pu la mettre dans cet état? Cependant Moustache, qui m'avoit aussi reconnue, et avoit la fermeté de son sexe, qui peut-être ne doit cet avantage qu'à moins de sensibilité que le nôtre, s'approche, se frotte contre moi, fait ron, ron, mais inutilement. Je l'entendois néanmoins; il étoit impossible que je pusse lui donner le moindre signe de vie. Voyez, disoit madame Roussel, quel bon naturel dans mon pauvre Moustache. Réellement il ne manque que la parole à ce bel animal. Mon frère répondit dans notre langage: La parole ne nous manque pas plus qu'à vous; rendez la vie à ma sœur, et nous saurons nous entendre dans nos ramiaulemens, au moins aussi bien que vous dans ce que vous nommez discours; et il con-

tinuoit à me donner mille témoignages de tendresse. Mais l'impression de la joie avoit été si vive, qu'elle avoit entièrement suspendu le cours de mon sang et je serois morte de l'excès de ma félicité sans tous les soins de mademoiselle Duruisseau, de madame Roussel et des deux femmes de ma maîtresse, qui toutes quatre s'empressoient autour de moi.

Goton dit enfin : Mademoiselle Duruisseau, il faut aller chez Saint-Louis. Pourquoi pas chez M. Lyonnois, dit madame Roussel? — Non, Saint-Louis est plus doux pour les chats; allez donc Goton. — Mais, mademoiselle, si je sors, mon dîner ne sera pas prêt quand M. l'abbé Doucet viendra; et vous savez qu'il n'aime pas à attendre. — Cela est vrai; il a l'estomac si délicat! eh bien, Suzanne,

allez-y. — Mon café ni mes compottes ne sont pas commencées ; comment faire ? laissera-t-on mourir cette pauvre bête sans secours ? — Si vous voulez, mademoiselle, je dirai au portier d'y aller. — Ah ! je n'y pensois pas.

J'entendois tout ce colloque ; et n'ayant point encore vécu dans la société, je ne savois pas qu'il y eût des médecins pour les hommes et pour les animaux ; ainsi, je ne compris pas ce qu'on vouloit à ce Saint-Louis, qui arriva un quart-d'heure après. Moustache qui étoit toujours resté couché auprès de moi, sa patte dans la mienne, n'apperçut pas plutôt le médecin de chien, qui, dans ce moment, étoit médecin de chat, que je l'entendis fuir à toutes jambes ; ce qui fit beaucoup rire madame Roussel. Il se souvient,

dit-elle, de ce lénitif que vous lui avez insinué par une autre voie que la gueule. Eh bien! dit le docteur d'animal, et non l'animal de docteur; qu'est-ce qu'il y a? — Voyez, M. Saint-Louis, cette jolie petite chatte; on diroit qu'elle est morte. Oh que non! dit mon rustre, dont on avoit vanté la douceur, en me pinçant fortement l'oreille; ce qui me fit pousser un cri. — Vous voyez qu'elle est bien vivante, et je lui en donnai des preuves encore plus convaincantes, au moment où il paroissoit vouloir recommencer son expérience, en lui enfonçant mes quatre griffes sur la main. — Diable, elle est bien méchante! — C'est que vous lui avez fait mal. Mais enfin, que pensez-vous de son état? — Convulsions, maux de nerfs; de la diète, des lavemens, et si cela re-

prend encore, une saignée. A peine a-t-il prononcé son ordonnance, que mademoiselle Duruisseau lui met un écu dans la main et le renvoie; puis elle dit à Suzanne : Faites chauffer de l'eau, apportez l'instrument. Ma chère madame Roussel, vous m'aiderez, comme je vous ai aidé pour Moustache; car il faut bien être quatre pour en venir à bout. — Volontiers; dépêchez-vous seulement, afin que cela soit fini avant que M. l'abbé Doucet arrive.

Lorsque mon frère vit sortir Saint-Louis, il revint me joindre, et alors nous nous fîmes les plus tendres caresses. Nos maîtresses en étoient attendries, et cependant elles étoient loin de savoir combien ces témoignages d'affection étoient purs, et que la nature seule en recevoit l'hommage, du moins de mon côté.

Déjà je racontois à mon cher Moustache tous les maux qui avoient accablé notre république depuis qu'il l'avoit abandonnée, lorsque cet instrument que mademoiselle Duruisseau avoit demandé, parut dans les mains de Suzanne, qui étoit suivie de Goton. Je le vis sans effroi, n'en connoissant pas l'usage; mais Moustache ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il me dit: Fuyons, fuyons ma sœur; c'est à vous ou à moi que cette arme est destinée. Je veux suivre ce conseil, mais inutilement. Encore affoiblie par l'évanouissement que j'avois éprouvé, je ne peux m'élancer aussi vîte que lui à la porte qui étoit refermée avant que j'y fusse parvenue. C'est bon, c'est bon, dit mademoiselle Duruisseau; il n'y a que Moustache de sorti, et nous n'avons pas besoin de lui. Prenez Blan-

chette. — Bien dit, si on le peut; car j'étois grimpée sur la bibliothèque. Je parcourois tous les meubles, et l'instrument fatal me poursuivoit. Enfin, excédée de fatigue, je me laisse tomber.

Goton me ramasse, elle me tient le tête, madame Roussel les quatre pattes, Suzanne s'empare de ma queue, pour mettre en évidence certain pertuis qui, dans les animaux à deux et à quatre pattes, n'exhale point des parfums délectables. Tremblante, inanimée, je me crois dévouée à la mort, et je trouve que les douceurs dont mademoiselle Duruisseau et ses amies m'ont accablée dans les premiers momens, sont une perfidie cent fois plus atroce que les cruautés des palefreniers, qui au moins ne nous avoient pas trompé par de feintes tendresses.

Cependant, mademoiselle Duruis-

seau, une grande serviette devant elle, insinuoit avec délicatesse le bout de l'arme que je croyois mortelle : à l'instant je sens couler dans mes entrailles une onde tiède qui ne me cause aucune douleur, mais me presse de remplir certaine fonction que nous autres chats ne faisons ordinairement qu'avec d'extrêmes précautions. Mais l'effet du liquide étoit si actif, que je ne donnai point à mademoiselle Duruisseau le tems de s'éloigner; et au moment où elle retiroit la canule, je.. ..... Mais pourquoi rappeller cet événement funeste! La pauvre fille put à peine, en retournant la tête, se préserver de recevoir au beau milieu du visage..... Vous sentez ce que je veux dire; mais son fichu, ses manchettes à trois rangs, tout fut inondé. Suzanne et Goton se pincèrent les

lèvres, pour ne pas éclater de rire, et me laissèrent courir. Madame Roussel plaint sa voisine, l'engage à changer; et comme mademoiselle Duruisseau alloit passer dans son cabinet de toilette, l'abbé Doucet entra, et voyant toutes ses ouailles émues, il leur en demande la cause. Mais mademoiselle Duruisseau s'enfuit, comme si le malin l'eût poursuivie, et laisse à madame Roussel le soin d'expliquer son apparente impolitesse.

CHAPITRE VIII.

L'extase.

Pour moi, tapie sous le sopha, je m'occupe au moins avec autant de soin que la dévote, à réparer le désordre de ma toilette. Ma belle fourure blanche avoit été froissée, mouillée, salie; il me fallut plus d'une heure pour lui rendre son premier état; et mademoiselle Duruisseau, fut aussi long-tems dans son cabinet, où Suzanne l'avoit suivie. Goton étoit retournée dans sa cuisine. Madame Roussel restoit tête-à-tête avec l'abbé. — Qui y a-t-il donc, ma chère? — Rien, un petit accident. Mais, que je trouve heureux, puisqu'il me procure, M. l'abbé, la satisfaction de passer

quelques momens avec vous, et me donne l'occasion de vous consulter sur de légers scrupules. — Parlez, ma chère sœur, le cœur de votre père est toujours ouvert. — Ce nom de père, vous en conviendrez, ne s'accorde guère avec l'air de jeunesse qui brille sur votre douce physionomie. — Ah! Madame, qu'importe la jeunesse, quand on est obligé par son état de renoncer au bonheur qu'elle pourroit nous promettre. Le son passionné de la voix de l'abbé me rappella celui de mon pauvre Zéphir, et je m'approchai pour entendre ce que la dévote répondroit. C'étoit une femme de vingt-sept à vingt-huit ans, blanche, fraiche, et dont les joues couvertes d'un vif incarnat, pouvoient se passer de ce rouge qui ne le remplace jamais, et dont je crois que les prêtres ne faisoient tant

de

de crimes que parce qu'il rendoit leurs pénitentes moins jolies.

Le fichu de madame Roussel étoit moins roide que celui de sa voisine, et renfermoit des charmes que je vis distinctement que notre abbé guétoit, comme nous, nous faisons les souris.

Ce couple me parut bien assorti, car l'abbé étoit fort bien dans son espèce. Aussi madame Roussel paroissoit en être charmée et lui répondit: Est-il possible que tant de moyens de plaire soient rendus inutiles par de vains scrupules! — Quoi! vous penseriez.... — Que mademoiselle Duruisseau vous intéresse? et c'est cette idée, je vous avoue qui me trouble depuis quelque tems, et me donne des distractions sur lesquelles je voulois vous consulter. — Et moi, charmante amie, me direz-vous comment je pourrois

me délivrer de celle que vos grâces me font éprouver ? et en disant cela, l'abbé prenoit la main de sa pénitente qui ne la retiroit pas. Nos deux inspirés tombèrent peu-à-peu dans une extase qui ne s'exprimoit par aucuns mots.

Je m'ennuyois de ce silence, d'autant que je ne voyois rien qui dût le causer ; et suivant la pente que toute notre espèce a à la malice, je sortis de ma niche, et appliquai mes griffes dans les molets de l'abbé, qui fit un saut au milieu de la chambre ; et au même moment, mademoiselle Duruisseau ouvrit la porte. L'expérience m'apprit depuis, que j'avois rendu à l'abbé un très-grand service ; car il se trouvoit par ce moyen fort loin de madame Roussel, et l'émotion qui paroissoit dans toute sa personne, sembloit ne

venir que de la colère et de la douleur que mes griffes lui avoient fait ressentir. C'est ainsi qu'un petit mal est souvent la cause d'un grand bien. Pardon, mon cher abbé, dit mademoiselle Duruisseau, de ne vous avoir pas reçu dans le premier moment ; mon amie a dû vous dire que c'étoit impossible. Mais qu'avez-vous, vous êtes bien ému ? — Un maudit chat m'a sauté aux jambes. — C'est Blanchette, la pauvre petite bête n'est pas encore bien remise de son accident. M. l'abbé, voulez-vous que l'on vous donne de l'eau rouge ? — Non, cela ne sera rien : mais dînerons-nous bientôt ? je meurs de faim. — Vous n'attendrez pas. — Le travail m'accable, je suis forcé de me substanter. — Nous y avons pourvu, mon cher abbé, et je suis sûre que Goton aura mis tous ses

talens. On se mit à table, et Moustache, attiré par l'odeur des mets, vint me rejoindre. On vouloit suivre l'ordonnance du docteur, et me tenir au régime; mais je n'en partageai pas moins le dîner de mon frère, et nous fîmes le repas le plus agréable.

Trop occupés de nous, je ne fis pas grande attention à ce que dirent l'abbé et les dévotes; mais toutefois je compris par quelques mots que j'entendis, que l'on trompoit ma maîtresse. Je le dis à Moustache, que le commerce des hommes avoit rendu moins délicat. Il est de notre intérêt, me répondit-il, que l'amitié des deux voisines subsiste, ainsi ne la troublons pas par des rapports dangereux. Mademoiselle Duruisseau ne s'apperçoit de rien et est heureuse; tu lui ferois beaucoup de mal en la désabusant.

La vérité quelquefois est cruelle;
On l'aime, et les humains sont malheureux par elle.

Je suivis l'avis de mon frère et me résolus de ne pas me mêler de cette intrigue.

CHAPITRE IX.

Arrangemens de famille.

Ce que madame Roussel avoit imaginé en me voyant, ce que mademoiselle Duruisseau n'auroit jamais souffert, si elle avoit pensé que Moustache et moi nous étions du même sang, mon frère le desira dès qu'il me vit. Fatigué de la vie errante qu'il avoit mené depuis l'instant où il avoit quitté nos parens, jusqu'à celui où il avoit été recueilli par la complaisante madame Roussel, il s'étoit enfin fixé chez elle: il y jouissoit de tout ce qui fait le charme de la vie, bonne table, bon lit; car il n'en avoit d'autre que celui de la dévote, bon feu tout l'hiver; l'été, appartemens frais, en tous

tems parfumés, que falloit-il de plus à un honnête chat ? Aussi Moustache se trouvoit très-bien : mais ce bien-être lui laissoit cependant un vuide de cœur dont il étoit étonné ; lui qui, jusques-là, avoit volé de chatte en chatte sans mettre aucun prix à ce qu'on nomme attachement ; mais le bonheur rend paresseux ; quand on est bien chez soi, on n'en veut pas sortir, et on prend une femme comme on achete un meuble, afin de l'avoir là quand la fantaisie prend de causer avec un être de son espèce. Moustache pensa donc à se marier ; mais il n'avoit pas réfléchi que, de tous les biens dont il étoit si fier, il lui manquoit le plus grand de tous, la liberté ; et qu'il auroit beau choisir une femme douce, modeste, fidèle même, s'il en est parmi les.... chattes, si elle ne plai-

soit pas à madame Roussel, ou si elle ne vouloit avoir qu'un chat, on la mettroit à la porte. Exposer une chatte bien née, bien élevée à pareil affront, c'étoit impossible. Il se résigna donc à vivre dans le célibat; mais lorsqu'il me vit, il me trouva si embellie, car j'étois parvenue à l'âge où les grâces sont dans leur perfection, que son cœur lui dit: heureux Moustache, où chercherois-tu une femme plus digne de ton amour!

Il ne remit donc qu'à la nuit suivante, à me faire ses propositions, je n'avois nulle idée de son projet; car pour moi, toute encore au souvenir de Zéphir, il m'étoit impossible de penser à d'autres amours. D'ailleurs, Moustache étoit bien, pouvoit même pour des chattes chez qui les sens sont tout, être regardé comme un prodige;

mais moi qui mettois peu de prix à ces dons si vantés, je ne lui trouvois ni l'esprit, ni les grâces de mon Zéphir. Enfin, je l'estimois; je l'aimois, même comme mon frère; je m'étois trouvée heureuse de le rencontrer; mais je n'avois nulle pensée, je le répète, d'en faire mon mari. Je lui souhaitai donc une bonne nuit, en lui faisant quelques caresses innocentes, lorsque sa maîtresse quitta la mienne. Mais, lui me serra la patte et me regarda avec une expression qui ne me parut pas tout-à-fait fraternelle.

J'y fis peu d'attention et me couchai sur le pied du lit de mademoiselle Duruisseau, où l'on m'avoit mis un tapis de basin blanc, garni d'une superbe mousseline; j'en aurois mieux aimé un de couleur qui auroit fait ressortir l'albâtre de mon poil; mais les

femmes n'ont pas même cette recherche pour elles, et je n'ai jamais entendu parler que d'une qui avoit des draps de satin noir.

Après avoir fité un instant, je m'endormis; ma maîtresse resta encore près d'une heure à genoux: enfin, elle vint prendre place dans son lit, où elle jeta avant de s'endormir quelque gouttes d'eau que j'ai su depuis s'appeler bénite. Qui ne connoît, malgré notre extrême propreté, notre antipathie pour l'eau? Une goutte me tomba juste sur le nez, et comme si elle eût été bouillante, elle me fit sauter au milieu de la chambre. Eh! qu'as tu donc, petite Blanchette? Blanchette, cette eau est salutaire; elle éloigne les mauvaises pensées, préserve du tonnerre et écarte l'ennemi du salut. Toutes ces belles propriétés ne me touchoient

guère; c'étoit de l'eau, je n'en voulois pas savoir davantage, et je m'étois fouré sous le lit, d'où il fut impossible à mademoiselle Duruisseau de me faire sortir. Mais quel fut mon étonnement d'y trouver, devinez qui...? Moustache. Il avoit eu le secret d'échapper à la surveillance de madame Roussel, de rentrer chez sa voisine et de se cacher sous le lit, où il attendoit en silence que mademoiselle fût endormie pour venir me joindre. Mais, lui dis-je: Mon frère, qui vous fait veiller ainsi? Il nous reste, il est vrai, beaucoup de choses à dire; mais nos dames, à ce que tu m'as assuré, se lèvent de bonne heure, et nous eussions pu nous rejoindre au déjeûner. — Ah! chère Blanchette, tu ne te doutes donc pas de ce que j'ai à te dire? — Non. — Mes yeux ne te

l'ont pas appris ? — Non. — Ah ! Blanchette, je l'ai toujours bien dit, que tu ne m'aimois pas comme je t'aime; et ce fut la cause qui me détermina à fuir notre tranquille asyle. — Il n'y avoit pas un mot de vrai à ce qu'il disoit là; ce n'étoit nullement un amour méprisé qui lui avoit donné l'envie de courir le pays, mais bien l'ardeur d'une folle jeunesse : les chats sont donc comme les hommes, ils aiment à se faire un mérite de leurs sottises.

Cependant je n'eus pas l'air bien persuadée; il employa les sermens les plus énergiques pour me le faire croire, et ajouta : Lorsque je partis, tu aimois Zéphir, je ne pouvois rien espérer; mais à présent que la parque a tranché le fil de vos amours avec celui de la vie de cet amant, ne puis-je donc

pas espérer, ma belle Blanchette, que vous deviendrez sensible à un sentiment si tendre, si constant? Je réfléchis un moment, et retirant ma patte de la sienne, je lui dis: Mon frère, je ne m'attendois pas

Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire,

Car vous ne me persuaderez pas que vous avez eu le moindre desir d'être mon époux lorsque nous habitions le château; mais pourquoi recourir à cette ruse? De quelque date que soit votre amour, il m'honore, et je sens que si je n'avois pas aimé, vous eussiez été l'objet de toutes mes préférences. Je mentois alors tout aussi bien que lui, mais au moins ce mensonge étoit utile pour la paix de mon futur ménage, et hâtant la conclusion, j'ajoutai: J'ai perdu le premier

objet de ma tendresse ; je l'ai perdu sans que nous eussions goûté les plaisirs que l'amour promet aux époux. Nous devions nous marier deux jours avant la mort de madame Mauplat... Me voilà seule, sans mère, sans amant, jetée au hasard sur la scène du monde; je dois donc regarder comme un bienfait de Brama de vous avoir inspiré la pensée d'être mon épouse, et j'y consens volontiers.

Je n'avois pas prononcé ce mot fatal, que Moustache, ne connoissant plus de frein aux desirs dont il étoit dévoré, se mit en possession des droits d'hymen, mais avec une telle ardeur que, ne ménageant ni ma jeunesse, ni la perfection de mes charmes, me causa une si terrible douleur, que je poussai un cri lamentable qui réveilla ma maîtresse en sursaut. Elle ne sait

ce qu'elle entend, parce que mes gémissemens ne cessent point, les transports de Moustache étant toujours les mêmes. J'aurois pu lui dire : Si je n'avois pas été si innocente comme cette mariée, j'en ai vu qui finissoient, mais je me résignois à mon sort sans savoir quand il plairoit à Monseigneur et époux de l'adoucir.

Cependant ma maîtresse avoit sonné ses femmes qui arrivèrent en chemise ; qu'y a-t-il dit Goton ? — Des cris affreux que j'entends depuis un quart d'heure : je ne sais ce que ce peut être ; et les femmes, de chercher avec leurs lumières dans tous les coins. Alors on nous apperçoit. . . . . Hélas ! à ce souvenir, ma pudeur s'alarme encore ; Suzanne détourne les yeux, Goton rit, et mademoiselle Duruisseau demande en tremblant

ce que ce peut être. Rien, rien, mademoiselle, dit Goton; c'est votre Blanchette. — Blanchette, que lui est-il donc arrivé pour crier ainsi? Rien. — C'est impossible. Cette chatte n'auroit pas fait de pareils hurlemens, si elle n'avoit point éprouvé une violente douleur. — Eh bien! pourtant, elle se porte à merveille; et c'est M. Moustache. — Moustache! — Oui, mademoiselle, ils sont là tous les deux sous le lit, qui font, dit Suzanne, en minaudant, des choses, mademoiselle Duruisseau. — Ah! c'est bon, j'entends; je suis fâchée de vous avoir réveillées. Voulez-vous qu'on le chasse, dit Goton? — Non, non, laissez-les tranquilles. Elle referma ses rideaux, envoya coucher ses femmes, et nous laissa prendre nos ébats, ou plutôt à mon époux, qui seul jouissoit; car

pour moi, livrée aux plus tristes réflexions, je sentois déjà tout le poids des chaînes de l'Hymen, et je regretois le fatal consentement que Moustache m'avoit arraché. Mais enfin, il n'y avoit plus moyen d'en revenir, et je fis contre fortune bon cœur. Moustache enfin s'endormit, et m'échappant des pattes de mon époux, je remontai sur le lit de ma maîtresse dont je craignois moins le goupillon que les lourdes caresses de M. Moustache.

CHAPITRE X.

Le lendemain de Nôces.

A mon réveil, ma maîtresse me donna mille témoignages de bonté. Mademoiselle Duruisseau avoit réellement une très-belle ame; car, si elle eût été dévote dans toute l'étendue du terme, le crime de l'avoir réveillée eût été irrémissible; mais, au contraire, elle ne parut s'occuper que de l'idée d'avoir de notre race, n'appercevant dans nos bruyans plaisirs quele but de la nature pour la reproduction des êtres; son esprit incapable d'application immodeste, ne vit en moi qu'une bonne petite chatte qui lui donneroit bientôt des petits qu'elle pourroit placer chez ses amis, à qui ce seroit

faire des présens aussi utiles qu'agréables; elle me caressa donc beaucoup. Quant à Moustache, elle lui en vouloit un peu pour le mal qu'il m'avoit fait.

Cependant elle ne nous en fit pas moins donner à déjeûner, et madame Roussel, qui étoit très-inquiète de son chat, le trouva buvant avec moi du lait bien sucré dans une jatte de porcelaine de la Chine. Te voilà donc, libertin, dit la joyeuse pénitente de l'abbé Doucet! où as-tu été toute la nuit? Chut dit mademoiselle Duruisseau, je suis dans la confidence. Dans deux mois vous en aurez des nouvelles, et Blanchette nous donnera des petits fils. Voulez-vous déjeûner, ma voisine, pour le lendemain de nôces? — Volontiers; de là nous pourrons aller ensemble à la messe,

puis prendre l'air aux Thuilleries. — Oui, je crois que l'abbé Doucet y sera. — Vous l'a-t-il dit ? — Il me semble que oui. Ah ! c'est un saint homme, disoit ma maîtresse ; fort aimable reprenoit celle de l'abbé. On déjeûna; on fit une toilette d'un demi négligé; on sortit et on nous laissa dans l'appartement ; mais la fenêtre ouverte, qui comuniquoit par un balcon à une terrasse, nous invita aussi à la promenade, et j'allai m'asseoir à l'ombre des arbustes qui ornoient cette petite plantation, avec mon frère, que je devrois nommer mon époux ; mais la force de l'habitude, et le peu d'amour que j'avois pour lui, me faisoient oublier que j'étois sa femme. Après m'avoir entretenue un instant de sa tendresse et de son bonheur, il prit la suite des

événements qui lui étoient arrivés pendant notre séparation.

Je n'en rapporterai qu'un. Un jour, me dit Mourstache, que j'étois au faubourg Saint-Germain, ayant passé le pont-royal, je suivis le quai des Théatins et j'arrivai à la rue de Seine; je la parcourus jusqu'au bout, et près du carrefour de Bussy, je rencontrai un homme qui me donna un morceau de viande crue, me flatta; je le caressai; il me prit facilement, et me porta sans la moindre résistance jusqu'à un grenier lambrissé qu'il occupoit dans une maison voisine. — Tiens, Marguerite, voici un Scaramouche que je t'apporte; il ne nous en manque plus que six, c'est après-demain l'ouverture. — Crois-tu, Jacques, qu'il aura un bel organe? — N'importe, il me paroît avoir un beau physique, et

combien de comédiens ont réussi avec ce seul avantage? — Je suis de ton sentiment; mais cela seroit bon si nous n'avions que des chattes pour remplir la salle. Au reste, essayes-le. — Je le veux bien. Il me piqua la patte et je poussai un fort miaulis. — C'est bon, dit Marguerite, il a une belle basse-taille. Mon nouveau tyran me donna bien à souper, et me mit ensuite dans un tonneau avec neuf de ses captifs.

Le lendemain, j'eus six autres compagnons de mon infortune, et le surlendemain je parus moi, vingt-quatrième, au concert miaulique à la foire Saint-Germain. On nous plaça de bout dans une niche, un papier de musique, et un bout de bougie devant nous; ce qui étoit pour nous une assez grande gêne: mais la peine

la plus cruelle étoit des pointes de fer dont on nous piquoit la patte gauche, liée fortement sur notre pupitre, ou la queue à la volonté du maudit claveciniste, qui dirigeoit les pointes par les touches de son clavier.

Arrête! attends, mon frère, ton récit me fait frémir d'horreur, je suis prête à m'évanouir; et ce sont des hommes qui tyrannisent ainsi des animaux aussi nécessaires que nous! Je n'avois pas beaucoup lu, et je ne savois pas que Louis XI avoit été regalé d'un concert du même genre, inventé par le maître de sa musique. La différence étoit qu'au lieu de chats, c'étoient des porcs dont on tiroit les sons. J'ai su, depuis, que cette cruauté exercée à la foire Saint-Germain sur notre espèce, avoit pour but une parodie d'un concert italien; mais voyons

comment Moustache sortit de ce Tartare.

J'avois entendu dire, mon frère, que nous avions six semaines à supporter journellement ce supplice. Je parus trois fois en public. Le quatrième jour, le valet qui avoit soin du tonneau où j'étois renfermé, se confiant à l'air patelin avec lequel je me laissois traiter, s'attachoit à surveiller mes autres camarades, et pendant qu'il en étoit entièrement occupé, il n'avoit pas fermé la porte de la chambre, je m'échappai; et grimpant l'escalier, je gagnai le toît de la rue Mazarine, prenant ensuite le pont-neuf, je vins dans ce quartier où madame Roussel me traite bien, et puisque je t'ai rencontré dans cette maison, j'espère y finir mes jours tranquillement.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Je deviens mère.

Les malheurs que Moustache avoit éprouvés, ses honnêtes procédés à mon égard m'attachèrent à lui; et si le souvenir de Zéphyr venoit encore troubler mon repos, je m'efforçois de le bannir et de vivre avec mon mari le mieux qu'il m'étoit possible.

Cependant, une profonde mélancolie m'engageoit à fuir toute société; et renfermée dans mon ménage, je m'occupois de l'instant où j'allois devenir mère. Quels soins mademoiselle Duruisseau me prodiguoit! Les meilleurs morceaux étoient pour moi, une charmante corbeille avec une tavaïole garnie de la plus belle mousseline qui

recouvroit un coussin de duvet, étoit préparée pour recevoir mes petits.

Un déjà étoit promis à M. l'abbé Doucet; un autre à madame Griffon, femme du notaire de mademoiselle Duruisseau, qui avoit autant de confiance en lui pour ses affaires temporelles, qu'en l'abbé pour le spirituel. Je ne sais pas si l'un la trompoit aussi bien que l'autre; car je me connoissois moins en actes qu'en amour: mais je voyois avec plaisir des établissemens avantageux pour mes enfans, et j'attendois sans inquiétude l'instant de leur naissance. Il arriva enfin. Qui pourra peindre les attentions, les caresses dont ma chère maîtresse me combla, moi et mes petits. D'abord, on éloigna Moustache: Mademoiselle Duruisseau étoit alarmée par l'opinion que les pères chats, semblables à Saturne, dévoroient leurs enfans.

Cependant, la tendresse que mon époux avoit pour moi, trompa les surveillans, et il vint dès le second jour me témoigner la joie qu'il avoit d'être père, joie d'autant plus vive, que la parfaite ressemblance de mes enfans avec lui, auroit détruit tout soupçon, si ma conduite, vraiment édifiante, n'eût pas empêché qu'ils s'élevassent dans son ame. Aussi me combloit-il de témoignages d'amour et d'estime. J'y répondois par le plus sincère attachement; et l'habitude, les soins de la maternité avoient détruit en moi tout autre desir. Je ne formois de vœux que pour ne pas voir changer mon existence. J'étois la preuve que sans amour, on peut être fort heureuse en ménage.

Mes petits venoient à vue d'œil, je les aimois à la folie. Mademoiselle Du-

ruisseau et sa chère voisine assuroient que leurs yeux innocens étoient pour elles le plus agréable spectacle, et préférable à l'opéra, à la comédie, parce qu'ils n'offensoient pas le Seigneur. Je n'étois pas encore très-instruite, et je ne comprenois guère pourquoi les sauts, les gambades d'animaux à quatre pattes, pouvoient être admirés sans scrupule, et pourquoi il y avoit un si grand crime à participer aux jeux de ceux à deux pieds. Bien d'autres contrariétés s'offroient à moi dans le cours de ma vie, et l'espèce humaine, si fière de la suprématie qu'elle s'accorde sur nous, m'a toujours parue, je vous en demande pardon, mon cher maître, la plus déraisonnable de toutes, précisément parce qu'elle a de la raison. — Voilà un plaisant argument: c'est comme si on disoit qu'un aveu-

Universitäts- und Landesbibliothek Halle (Saale)

gle y voit plus clair que ceux qui ont conservé l'usage de la vue.— J'en conviens, c'est absolument la même chose; et je prendrai votre comparaison pour appuyer mon raisonnement.

Deux hommes se trouvent dans un labyrinthe dont ils ne connoissent en aucune manière les détours: l'un est privé de la lumière, l'autre voit parfaitement, un guide se présente, l'aveugle accepte avec reconnaissance sa main pour le condnire. Celui dont la vue est excellente, soutient qu'il n'a besoin du secours de personne. L'aveugle, conduit par le maître du labyrinthe, en sort heureusement, tandis que l'orgueilleux voyant y meurt de faim et de misère. Nous sommes l'aveugle, si vous le voulez, nous ignorons les sinuosités du dédale de la vie; mais nous avons l'instinct qui

nous y conduit, lorsque vous, qui croyez que votre raison vous éclaire, vous vous égarez sans cesse, tombez d'écueil en écueils ; et après une vie agitée, malheureuse, ne trouvez pas même le repos à la mort. Mais laissons ces graves réflexions, et pour vous distraire des peines attachées à votre sort, écoutez le récit des miennes, dues, il est vrai, à l'atrocité de quelques-uns de vos semblables.

CHAPITRE XII.

Triste sort de Moustache.

Il faut convenir que dans toutes les espèces, le genre masculin est porté au changement. Moustache, l'heureux Moustache, qui auroit dû baiser la trace de mes pattes, crut qu'il étoit du bon ton de faire sa cour à quelques autres beautés; non qu'il ne me préférât à elles, mais pour avoir la réputation de chat à bonne fortune.

Je n'avois pas d'amour pour lui; mais je ne prétendois pas qu'une insolente maîtresse vint usurper les droits que l'Hymen me donnoit sur monsieur Moustache.

La jalousie dans tous tous les cœurs domine:
L'homme est jaloux, dès qu'il peut s'enflamer;
La femme l'est, même avant que d'aimer.

Femme et chatte sur ce point et beaucoup d'autres se ressemblent ; et sans amour, j'étois jalouse à l'excès.

Moustache s'étoit accoutumé, pendant que je nourrissois mes petits, à une sorte de négligence ; il avoit cru nécessaire à la santé de ses enfans de ne point troubler le lait. Cependant, né avec ces passions fortes qui ne font pas toujours, comme je l'ai dit, les plus aimables chats, il avoit cherché à employer ces biens, dont les êtres masculins sont si fiers, auprès d'une petite chatte grise, très-éveillée, très-leste, seule domestique d'un maître dont la figure me paroissoit assez extraordinaire. Il étoit italien, à ce que j'entendois dire à mademoiselle Duruisseau, qui s'entretenoit de lui avec sa chère voisine. Vous ne le voyez donc pas ce M. Banbinelli? disoit la veuve à ma

maîtresse. — Non, il seroit cause que j'aurois de mauvaises pensées. — Ah! voilà qui est plaisant. L'absence cependant ne doit pas .... — Malgré l'absence, on se rappelle ce qu'il fut, l'imagination se représente. — Fort mauvaise représentation, dit madame Roussel. Laissons cette conversation, ma bonne amie, il me semble que nous avons d'autres objets dont nous pouvons nous entretenir que de ce pauvre Banbinelli qui n'a d'autre mérite que de chanter à ravir. — Ce seroit très-bien, si on étoit tout oreille, reprit en riant la veuve. Je me fis expliquer par Moustache ce que ces dames avoient voulu dire, et je frémis de cette horreur; mais le malheur du maître ne m'en rendit pas moins alerte à suivre les démarches de sa chatte qu'il aimoit à l'idolatrie.

Un jour, assise sur l'appui d'une croisée dont la jalousie étoit baissée, j'apperçus mon volage époux qui faisoit des signes d'intelligence à ma rivale. Celle-ci s'élance des bras de son maître qui veut envain la retenir, et qui, appercevant Moustache, laisse paroître sur sa figure basanée l'impression de l'envie dont son cœur est plein contre tout être de son sexe qui n'a point perdu le charme de l'existence.

Je ne fus pas longtems occupée des sensations désagréables de l'italien : la certitude que Moustache m'est infidèle me transporte de fureur; je pousse la jalousie, elle cède sans effort. Je m'élance sur la terrase; un treillage conduisoit jusqu'au toît où ces perfides rendoient le Soleil témoin de leur infamie. Moustache m'apperçoit et s'enfuit : je me saisis alors de sa

complice, dont la volupté avoit epuisé les forces. Je la saisis et la précipite dans la cour, où elle expire à l'instant même. Banbinelli fait un cri de douleur, jure de se venger de mon époux. Pour moi, tremblante et désolée d'avoir porté si loin les effets de ma colère, je regagne la fenêtre d'où je n'aurois jamais dû sortir, et je me mets à réfléchir profondément sur les tristes effets des passions. Cependant je vois Banbinelli venir relever le corps inanimé de sa chatte, l'envelopper dans une serviette blanche et l'emporter; je ne doutai pas que ce ne fût pour lui donner les honneurs de la sépulture.

J'étois pourtant inquiète de la manière dont Moustache se conduiroit avec moi; mais il savoit combien il étoit coupable, et malgré la douleur

que lui causoit la mort de sa maîtresse, il dissimula son ressentiment. Je pris le même parti, voyant qu'il ne me parloit point de ma colère, je ne lui parlai pas de son infidélité.

Lorsque ceux que la nature ou les conventions de la société ont destinés à passer leur vie ensemble, en sont venus au point de ne se pas plaindre de torts aussi graves, c'est la preuve que toute affection est éteinte, et qu'il n'y a plus que les égards de la froide politesse, qui empêchent une rupture éclatante. Nous ne nous voyons plus Moustache et moi qu'aux heures des repas, et souvent ils se passoient sans que nous nous disions un seul miaoux.

Je trouvois dans l'affection de mademoiselle Duruisseau un dédomagement de l'indifférence de mon époux.

Je la suivois par tout. Un jour que je me promenois avec elle sur la terrasse, je levai les yeux; quelle fut ma surprise de voir sur une table près la fenêtre de Banbinelli, cette chatte dont je croyois avoir terminé les jours. J'avoue que mon premier mouvement fut celui de la joie, en pensant que je n'avois pas un félicide à me reprocher; le second, du chagrin, en réfléchissant que cet accident rendroit ma rivale plus chere à mon époux, et qu'elle emploieroit tout le crédit qu'elle avoit sur son esprit, pour qu'il la vengeât des souffrances qu'elle avoit éprouvées par amour pour lui. La seul chose qui m'étonnoit, étoit l'immobilité de cette chatte; elle me regardoit avec des yeux fixes, qui me faisoient croire qu'elle s'étoit entièrement livrée aux projets de sa

vengeance. Je pensai alors qu'il falloit l'éviter. Je rentrai donc, et allai me mettre en sentinelle, pour savoir si Moustache seroit empressé à se rendre auprès d'elle; j'y restai deux heures, pendant tout ce tems la réssuscitée ne changeat point d'attitude.

Je ne doutai pas que cette belle statue ne fût prête à s'animer, quand je vis l'amoureux Moustache, qui l'appercevant d'une goutière voisine, pensa se précipiter afin de la joindre. J'ai dit qu'elle étoit sur une table près d'une croisée ouverte, Moustache s'arrête sur l'appui, et la belle ne fait aucun signe, ni de plaisir, ni de crainte. Moustache que tant de froideur surprend, comme il me la dit depuis, veut savoir qui a rendu sa jolie conquête si indiférente, lorsque lui même étoit ivre du bonheur de la revoir.

Il s'élance sur la table, et à peine y a-t-il posé la patte que la fenêtre se referme sur lui.

Trois jours se passerent sans que je revisse mon traître, et dieu sait tout ce que je pensai de sa conduite. Si l'amour ne me rendoit pas son absence cruelle, la vanité, la douleur qu'une rivale me fût préférée, me firent paroître ces trois jours d'une longeur insupportable. Ils ne furent pas moins douloureux à madame Roussel. Elle appeloit Moustache à l'heure des repas, elle l'appelloit le soir pour qu'il vînt partager sa couche solitaire, et Moustache ne répoudoit point. Enfin elle vint un matin chez mademoiselle Duruisseau portant ce volage dans ses bras.

Le voilà revenu, dit-elle, mais, ma chere amie, dans quel état! C'est sûre-

ment ce Banbinelli qui a voulu avoir un semblable. A ces mots, elle posa le pauvre chat par terre, il s'approcha humblement de moi, et les larmes aux yeux, il me pria d'écouter le récit de sa triste aventure. En chatte honête et qui ne vouloit pas rompre avec son époux, je me déterminai à l'entendre.

Je ne vous dirai pas, commença Moustache, que je n'ai point de torts : j'ai manqué à la fidélité que je vous avois jurée ; mais le ciel m'est témoin que mon cœur brûla toujours pour vous, ma chere Blanchette, de l'amour le plus tendre, et que mes sens égarés me rendirent seuls coupable. Je le crois, repris-je, et vous le pardonne. Voyant que mon indulgence ne dissipoit pas sa tristesse, je lui demandai ce qui l'affligeoit dans cet ins-

tant. — Helas ! ma chere Blanchette comment oser vous le dire? il faut bien cependant que vous l'appreniez, et pour éloigner sa triste confidence, il reprit de plus haut son récit.

Vous savez que tout devoit faire croire que la chatte de monsieur Banbinelli, avoit subi le plus triste sort. Faut-il que je vous dise combien j'en étois douloureusement affecté: il y a trois jours que je me promenois sur les toîts en pensant à son malheur, lorsque baissant les yeux, je crus la voir sur la table de son maître. Etonné, surpris, épouvanté même, car j'ignorois si c'étoit elle ou son ombre, je cours pour m'en assurer. Je saute sur la fenêtre qui étoit ouverte; je l'appelle doucement, elle ne me répond pas. Ses beaux yeux paroissoient fixés sur moi; mais je n'y voyois point

cette expression qui m'avoit tourné la tête. Je veux m'instruire de la raison de cette étonnante froideur, je me hasarde à entrer dans la chambre du traître Banbinelli; mais aussitôt la fenêtre se ferme. Je me sens saisir par ce farouche italien; il m'approche de celle que je croyois échappée aux horreurs du trépas. Tiens, regarde, me dit-il, vois cette beauté dont ta brutale passion a causé la mort! vois-la, n'ayant plus que les formes extérieures qui me plaisoient tant autrefois, et que j'ai fait conserver par un artiste célèbre! mais si elle n'est plus que l'image de ma pauvre grisette, tu ne seras bientôt plus que le simulacre de son amant. En disant cela, il me livre aux mains d'un bourreau. Je crois que ma vie touche à son terme; mais non, le cruel n'auroit pas été assez vengé

par ma mort; et je sortis des mains de son barbare complice sans autre blessure que celle qui me prive, hélas! pour jamais du bonheur de te prouver, ma chère Blanchette, combien tu m'es chère. C'est un fort petit malheur, repris-je assez froidement : la nature nous avoit faits frère et sœur, des arrangemens de famille nous firent époux; la perfidie de M. Banbinelli vous ramenera aux sentimens d'amitié qui suffisent à mon cœur. Et sans me fatiguer plus long-tems à entendre ses fades jérémiades, je vins rejoindre ma maîtresse, et sautant sur son épaule, je m'efforçois de lui exprimer par de doux miaulemens que son attachement me rendoit la plus heureuse des chattes.

Elle parut m'entendre, car me flattant de sa jolie main, elle disoit à ma-

dame Roussel, pour toute autre chatte que la mienne, l'évenement de Moustache seroit bien désagréable ; mais Blanchette a des mœurs qui réellement sont étonnantes dans son espèce. C'est, dit madame Roussel, avec un ton patelin, votre exemple qui purifie les affections de tout ce qui vous entoure. —Vous croyez plaisanter ; je suis bien sûre que la chatte d'une personne modeste est bien moins encline aux jouissances des sens que celle des femmes animées de l'esprit dn siècle ; et si vous avez lu l'histoire de Marie.... Marie.... Elle a un autre nom dont je ne me rappelle point. — Je sais ce que vous voulez dire. C'est un nom en oque. — Oui, mais le nom n'y fait rien. Ce qu'il y a de certain sur cela, est rapporté par un digne évêque. C'est que cette Marie avoit un chat qui,

sans avoir été la victime de la vengeance italienne, étoit aussi chaste que sa digne maîtresse. Vous voyez d'après cela, ma voisine, qu'il n'est pas étonnant que Blanchette soit peu émue du désastre de son mari. Dans le vrai, ma maîtresse me rendoit justice, mais mon frère ne prenoit pas le change sur mon apparente tranquillité, et il ne doutoit pas qu'elle ne tînt à la perte totale de mes sentimens pour lui. Moustache étoit de l'avis de certaines gens : que tout être féminin qui a mouillé ses lèvres dans la coupe de la volupté ne s'y désaltère jamais entièrement, et qu'il faut qu'il y boive sans cesse, quelque main qui la lui présente. Je suis très-loin d'avoir cette opinion ; mais j'ai déjà dit que mon frère Moustache avoit peu de délicatesse, et le petit

accident qui lui étoit arrivé ne pouvoit qu'accroître son penchant à la jalousie et à la méfiance, ce qui me força enfin à rompre des nœuds mal assortis.

CHAPITRE XIII.

Séparation.

DEPUIS l'instant fatal où mon cher mari avoit perdu le gage le plus assuré de ma fidélité, il ne me regardoit plus qu'avec une inquiétude qui me faisoit rire quelquefois. Si je m'étois couchée sans précaution, ou que mon poil fût tant soit peu chiffonné, je le voyois fronçant le sourcil, passer sa patte sur ma douce fourure, et chercher à s'assurer par ce sens si exquis dans les animaux, et si émoussé dans l'homme civilisé, si je ne m'étois pas assise près d'un autre chat, ce qui pouvoit être sans avoir aucune idée de lui faire injure; mais il suffisoit que son odorat le lui dît, pour qu'il me ra-

miolât une heure de suite. J'y mettois de la patience, de la pitié pour son triste état ; mais enfin, quelque fois on n'est pas si bien disposé : je lui répondois d'abord en plaisantant, puis avec un peu plus d'aigreur ; enfin, ennuyée de ses sermons, je l'envoyois promener ; alors, la morgue maritale qui étoit tout ce qui lui restoit de son sexe s'enflamoit. Il en venoit aux injures : que dis-je ! oubliant les égards que tout chat bien né doit à sa compagne, il se portoit aux voies de fait, et plus d'une fois j'eus l'oreille arrachée ou ma jolie robe déchirée par le violent Moustache. Ces procédés, si peu mérités me le firent prendre dans une haine qui me rendoit sa société insupportable : je résolus donc de rompre avec lui ; et saisissant l'instant où ma bonne maîtresse étoit allée au sermon,

mon, et que madame Roussel étoit enfermée avec l'abbé Doucet : j'appelai Moustache, et le faisant entrer dans le cabinet de mademoiselle Duruisseau, je lui rappelai sa conduite et la mienne depuis le jour où j'avois eu la foiblesse de consentir à être sa femme. Il ne put s'empêcher de convenir que tous les torts étoient de son côté, et voulut seulement excuser la fureur où la jalousie l'emportoit, en disant que c'étoit une sorte de frénésie qui tenoit à son triste état, ayant pour moi, ajouta-t-il, une confiance et une estime sans bornes. Voilà, lui dis-je, ce que j'ai toujours pensé, et plus vos emportemens sont involontaires, plus je dois craindre que rien n'y mette de bornes. Laissez-moi donc, mon cher Moustache, chercher loin de vous la paix et le repos. Quoi,

s'écria-t-il, vous voulez me quitter! — Il le faut au moins pour quelques années. Adieu, chargez-vous de consoler ma digne maîtresse de ma perte; et si vous voyez nos enfans, dites-leur que je ne les oublie pas, et que si je m'éloigne de leur père, c'est pour ne pas envenimer la plaie que son injustice fait à mon cœur. Quoi, vous me quittez Blanchette, reprit encore Moustache. Mais, sans plus attendre, je m'élance par la fenêtre, et montant sur le toît, je me décide à ne point en descendre que je n'aie trouvé, non pas un cœur comme celui de mademoiselle Duruisseau, ils sont rares; mais une maison aussi agréable que la sienne. Je n'y voulois néanmoins ni mari jaloux, ni Banbinelli qui leur ôtassent les moyens de plaire; car, malgré ma légèreté apparente, j'avois le plus vif desir de me fixer.

CHAPITRE XIV.

Couvent.

Avec quelle douleur je suivois mon chemin de toîts en toîts, de lucarnes en lucarnes. Déjà j'avois parcouru tout l'espace jusqu'à la rue Saint-Honoré; je pris à droite, et prolongeant mon pénible voyage jusqu'aux Jacobins, je n'y descendis point, n'ayant pas apperçu de femmes dans cette maison; je continuai ma course sans vouloir m'arrêter: je ne sais quoi de sinistre sembloit être attaché au sort de cette enceinte. Arrivé à la place Vendôme, j'en fais le tour, et pensai à m'arrêter aux Capucines; car il faut vous dire que comme femme séparée, je croyois que la retraite qui me con-

venoit le mieux étoit un couvent. Celui-ci me parut beau, les jardins vastes : mais lorsque je fus à la cuisine, et que je ne vis que des mets grossiers et peu abondans, que j'apperçus toutes les sœurs maigres, jeaunes, je sentis que leur régime ne me conviendroit pas. M'enfuyant au plus vîte de cet asyle de pénitence, je pris par l'autre côté de la place, la rue Saint-Honoré, et j'arrivai enfin au couvent de la Conception, nom qui me parut assez plaisamment choisi pour la demeure de saintes filles qui faisoient vœu de ne point concevoir.

Ne voulant point m'exposer légèrement avant de connoître à qui j'avois à faire, je me tapis dans un corridor assez obscur, et j'y attendis que quelques religieuses passassent, pour juger à leur ton et à leur démarche, ce que

je devois penser de la règle du couvent. Je ne fus pas long-tems sans entendre des éclats de rire qui me donnèrent bonne opinion de ma nouvelle demeure : on ne rit pas de si bon cœur, dis-je, en moi-même, quand on a l'inquiétude de ne pas dîner. Puis je vis deux jeunes personnes d'une figure très-agréable qui venoient partager ma cachette.

Nous voilà bien ici, dit l'une d'elle, sœur Sainte-Ursule ne viendra pas nous y trouver, et pendant qu'elle nous cherchera, sa sainte colère sera passée. — Mais aussi, tu conviendras, Rosalie, que c'est une grande malice de ta part ; renfermer exprès son chat dans sa cellule, pour qu'elle croye que c'est lui qui a renversé son café, le café d'une religieuse ; mais elle nous a vues, et ta ruse n'a servi de rien, je

l'entends qui nous appelle, taisons-nous. La religieuse suivit en effet de très-près nos jeunes pensionnaires, quoiqu'il fît assez sombre dans le recoin où j'étois blottie, je vis distinctement les traits de la vieille; car tout le monde sait que les chats ont les yeux phosphoriques qui leur servent à distinguer les objets dans la nuit la plus profonde. J'apperçus donc que la vierge du Seigneur, étoit tout aussi jaune, tout aussi maigre que les capucines; des petits yeux noirs couverts d'un sourcil autrefois de la même couleur et maintenant gris; son nez de perroquet que son menton rejoignoit; les dents qui les tenoient jadis à une distance raisonnable, n'existant plus, donnoient à sa physionomie l'air le plus grotesque; son dos arqué, sa démarche tremblante et son air saintement

courroucé, m'auroient aussi fait rire, si nous autres pauvres bêtes n'étions pas privées de cette faculté que la nature a donnée à l'homme en le créant le plus triste des animaux. — Où sont-elles, où sont-elles, ces petites espiègles ? qui, après avoir renversé mon déjeûner, vouloient me faire croire que c'étoit mon pauvre chat qui en étoit la cause. Un mensonge, une calomnie, voyez la méchanceté! Oh ! maudite petite race, et puis se mettre à courir; où sont-elles ? mon athsme ne me permet pas de les suivre. Le pis, c'est que je ne sais pas précisément qui ce peut être : je crois que l'une est Rosalie ; mais l'autre, je ne sais. En disant cela, il lui prit une toux si violente que je crus qu'elle alloit expirer ; et elle fut forcée de s'asseoir sur le banc où nos jeunes folles s'étoient placées

quand elles l'avoient entendue, et sous lequel j'étois cachée ; elles faisoient l'impossible pour se contenir. Enfin, Rosalie éclata de rire : la vieille religieuse voulut la saisir par le bras, mais plus légère que le Zéphyr, elle entortille la tête de la vielle de son voile, et disparoît, entraînant avec elle sa compagne. La pauvre sœur Sainte-Ursule, que sa course avoit mise sur les dents, si elle en avoit eut, étouffoit encore plus par l'étamine dont on lui avoit couvert le visage. Elle parvint enfin à se débarrasser de cette incommode coëffure, elle respire ; et tout en gromelant, elle se retire sans espoir de savoir quelles sont les coupables.

Elle m'avoit parue si touchée de l'accusation portée contre son chat, que je ne pus douter qu'elle n'eût pour notre espèce une grande bien-

veillance. Je me décidai donc à me mettre sous sa protection, et au moment où elle se leva je la suivis : je marchois derière elle mettant exactement mes pattes où elle avoit posé les pieds; la lenteur de sa marche m'ennuyoit un peu, mais je m'en dédomageois en jouant avec la longue queue de sa mante. Une ou deux fois sentant quelque chose qui l'arrêtoit, elle relevoit sa robe que je quittois aussitôt, de sorte qu'elle ne m'apperçut pas jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à sa cellule, dont elle avoit laissé la porte ouverte, tant la colère l'avoit transportée. Ah ! dieu, s'écria-t-elle en entrant, mon doux jésus ! ma porte est restée ouverte, ce Zizi sera sorti. Zizi, Zizi, mon cher Zizi, Je répondis de dessous le lit, où je m'étois fourée en entrant. Miaï,

miaï, miaï, miaï. — Viens donc, mon petit, viens n'ayes pas peur; je sais bien que ce n'est pas toi qui as renversé mon café, viens Zizi, viens. — Miarmiaëns, miarmiaëns. — Viens, viens donc ou je vais... En disant cela, notre sainte dont la patience à ce qui me paroissoit, n'étoit pas la vertu dominante, prit sa canne, et la passant sous le lit me força bien d'en sortir. Que vois-je ! s'écria-t-elle, est-ce une illusion, ou ma vue est-elle troublée! il me semble que Zizi est devenu blanc. Sœur Brigitte, venez donc. Qu'y a-t-il, dit en courant sa plus proche voisine. — Vous savez bien que mon chat étoit jonquille, avec des rayes d'un jaune uni. Eh bien, il est tout blanc. — Cela n'est pas possible, ma sœur! — Voyez plutôt. — Mais ma sœur, ce n'est pas là Zizi. Je vous

assure que si, ma sœur, je l'ai trouvé dans mon lit; et quand je suis entrée il m'a fait ces petits miaulis. — Et non, ma sœur, ce n'est pas là Zizi, et qui plus est c'est une chatte. — Et qui vous l'a dit ma chere sœur? — Il ne faut que des yeux. — Ah! ma sœur, les yeux d'une sainte fille comme vous, peuvent-ils se porter sur des objets aussi immodestes? — Je ne puis point, à moins de les fermer, ne pas voir ce qui est aussi clair..... mais ce qu'il y a de sûr c'est que ce n'est point Zizi, chat de son métier et jonquille de peau; mais bel et bien une très-jolie chatte blanche, dont il faudra faire présent à madame la prieure. — Et vous êtes sûre que ce n'est pas mon chat? Très-sûre. O ciel! où peut-il être?

Pendant tout ce colloque j'éxami-

nois avec soin la demeure de sœur Ursule, son extrême propreté me charmoit, et si je n'y trouvois pas des objets de luxe, comme chez mademoiselle Duruisseau, j'avois à espérer de ces petits riens dont j'avois entendu vanter la douceur par ma dernière maîtresse qui avoit été élevée au couvent.

Sœur Ursule désespérée de ce que sa voisine Brigitte lui avoit assuré qne je n'étois pas Zizi, m'enferma dans sa cellule sans me donner aucune marque ni de haine, ni d'amitié, et se remit en quête de son chat, l'unique objet, après son confesseur, qui pût toucher son ame.

Restée seule je fis quelques réfléxions sur ma destinée, elles étoient d'autant plus sérieuses que la faim commençoit à se faire sentir. La dou-

ble clôture me parroisoit fort triste, à l'heure du diner, n'ayant aucuns moyens de m'en procurer. Helas! me disois-je, à cet instant la table de mademoiselle Duruiesseau est couverte de mets exellents, dont j'aurois ma part; et il faut ici que je jeûne dans la célulle d'une vieille religieuse, encore si Brigite ne l'avoit pas tirée de son erreur, elle me prenoit pour Zizi, elle m'eût donné à manger au lieu d'aller courir après lui. Il est donc bien beau ce Zizi! qu'on ne trouve rien de comparable. Je parie que la vieille ce trompe et que ce beau Zizi, tant vanté par Ursule n'est rien qu'un vieux chat galeux; mais que m'importe ce qu'il peut-être, aucun engagement ne m'exposera plus aux malheurs, que mon mariage avec Moustache a répandus sur

moi. Mais si Zéphyr étoit arraché au tombeau . . . . . En disant ces mots, j'entends ouvrir la porte de la cellule.

CHAPITRE XV.

Il ne faut jurer de rien.

Et qui ouvroit la porte ? me demandez-vous. Eh ! mais la vieille apparemment. Oui la vieille, néanmoins ce n'étoit pas pour entrer, la cloche l'appelloit au cœur, mais comme en chemin elle avoit retrouvé Zizi, elle entr'ouvrit sa cellule et fit passer son chat, et l'avoit refermée promptement sur lui, dans le crainte qu'il ne s'enfuit encore. J'étois occupée à regarder par la fenêtre, et pensant que c'étoit Ursule, je ne me donnai même pas la peine de tourner la tête ; quand tout-à-coup j'entends dans ma langue : chattemitte. Ces mots qui retentirent au fond de mon cœur : est-ce un songe,

une illusion? grands dieux! ne permettez pas que je me livre à cette erreur. Est-ce ma Blanchette ? ce nom que je n'avois pas encore entendu prononcer dans ce couvent, ce nom, que je tenois de la respectable Mauplat, et que le hazard m'avoit conservé chez mademoiselle Duruisseau, ne pouvoit m'être donné que par un des amis, que j'aurois eu dans l'un ou l'autre asyle. Je me retourne donc avec empressement, mais déjà celui qui doutoit de son bonheur, en ayant acquis la certitude, me prouvoit par les plus tendres caresses que j'étois encore sensible et je retrouvois la félicité suprême malgré le traître Banbinelli qui croyoit m'avoir ôté tout moyen de bonheur en mettant un frein aux transports de mon époux.

Déjà ceux que me faisoit éprouver cet être charmant, étoient si vifs que nous n'avions pas eu l'instant de nous dire un seul mot. Qu'on n'aille pas imaginer cependant que, chatte sans délicatesse et sans mœurs, je fûsse capable de voler ainsi au devant de la séduction, et qu'un inconnu pût m'inspirer ce feu, cet aimable délire que l'on n'éprouve jamais qu'avec l'objet de la première passion. Aussi étoit-ce celui qui le premier avoit touché mon cœur, que le plus heureux hasard ramenoit près de moi, celui qui devoit être mon époux, celui que j'avois cru péri dans le désastre de ma famille, celui que j'avois si constamment pleuré, enfin mon cher Zéphir.

On ne s'attendra pas que je puisse décrire ces momens de bonheur. Ils sont tellement au-dessus de l'imagina-

tion, qu'il faut avoir aimé comme j'aimois, se croire aussi certaine que je l'étois de la mort de cet unique objet de nos vœux, et être chatte pour avoir quelqu'idée de notre commune félicité. Dans ce moment, tout fut oublié, peines, devoirs, je ne sentis rien que la douceur suprême d'être dans les pattes de mon cher Zéphyr; et je ne sortis de ce songe enchanteur qu'en étant devenue aussi coupable que je pouvois l'être. Zéphyr ne l'étoit point, il ignoroit mes tristes engagemens, il croyoit recouvrer des droits que ma mère lui avoit donnés sur moi; et prenant le ciel à témoin de ses sermens, il n'avoit pas besoin, comme parmi les hommes, de notaire ni de prêtre pour se croire mon époux. Il disoit comme Voltaire:

Quand on est sous les yeux du maître,
On peut se passer des valets.

Mais moi, femme parjure, pouvois-je oublier celui à qui je m'étois unie, qui m'avoit rendue mère! Aussi je m'éloignai avec une sorte d'effroi de celui qui, un moment avant, m'enivroit de volupté. Mes regards, où il avoit puisé toute l'ardeur qui enflammoit encore ses sens, ne lui peignoient plus que la tristesse, que dis-je! l'horreur de moi-même.

Zéphyr, effrayé de ce changement auquel il ne peut rien comprendre, se couche à mes pieds, me pose la patte sur l'oreille gauche, m'attire doucement à lui; miarmi, miarmi, miarmoux, qui veulent dire en langue chatte: Amie, amie, regarde ton époux. Ce nom, loin de calmer ma douleur, parut l'accroître; je poussai des gémissemens, et enfin, je lui dis: Tu ne l'es point, tu ne le seras jamais, des

vœux. Quoi ! s'écria-t-il : seroit-il vrai, et les chats souffriroient-ils, ainsi que les hommes, que leur plus belle moitié s'ensevelisse dans un cloître. Des couvens de chattes ! voilà, je l'avoue, ce que je n'aurois pas imaginé. — Ah ! mon ami, tu ne m'entends pas : ces vœux dont je te parle, ne sont pas comme ceux de ta vieille maîtresse, je suis..... mariée..... — Mariée ! perfide, et tandis que je ne me permettois pas d'user de la triste liberté que me donnoit le veuvage, vous, Blanchette, vous passiez tranquillement dans les pattes d'un autre. — Ah ! permets qu'au moins je me justifie. D'abord, je te croyois mort dans toute la force du terme. Lorsque le plus singulier hasard me fit rencontrer mon frère Moustache. Alors je lui racontai avec la plus exacte vérité tout ce

qui m'étoit arrivé; mais quand j'en fus à la manière dont Banbinelli avoit coupé .... les nœuds qui m'unissoient à Moustache, je vis la physionomie de Zéphyr, jusqu'à ce moment, sombre et farouche, reprendre la plus douce sérénité. Ah! dit-il, je respire, tu n'es plus liée par des sermens dont ton frère n'a pas le droit de demander l'exécution. Il est plus que mort pour toi, et je t'épouse en secondes nôces: en disant ces mots, il m'épousoit effectivement, quand nous entendîmes sœur Ursule mettre la clef dans la serrure.

CHAPITRE XVI.

Résolution de Sainte-Ursule.

UNE sorte de pudeur, dont j'avois contracté l'habitude chez mademoiselle Duruisseau, me fit fuir sous le lit; et comme mon amant alloit m'y suivre, sa vieille maîtresse le retrappa par les pattes de derrière; mais avec celle de devant, Zéphyr, qu'elle nommoit, comme on sait, Zizi, déchira sa guimpe. miséricorde, mon doux Seigneur, qui rend donc ce pauvre Zizi si farouche? Zizi, mon cher Zizi: mais mon amant, sourd à sa voix, s'élance de ses bras et me rejoint. Ah! je parie, dit la vieille, que c'est cette chatte qui le dérange; est-il possible qu'il existe même parmi les animaux

cet attrait ridicule entre les deux sexes ; à quoi bon, ne vaudroit-il pas mieux que chacun se tînt de son côté, et ne se livrât pas à ces tentations du démon de la chair ? alors, les couvens de femme n'auroient que des animaux femelles, ceux d'hommes, que des animaux mâles, et tout iroit le mieux du monde. Mais, voyez, s'il viendra, ce vilain chat : Zizi, Zizi. Mon ami, qui trouvoit que sa maîtresse radottoit ce jour-là plus qu'à l'ordinaire, n'étoit nullement pressée de la rejoindre. Voyons, dit la béguine, si la gourmandise l'emportera sur l'amour ; et tirant de son prie-dieu une petite jatte pleine de lait, elle y émiéta du biscuit et la posa par terre.

L'odeur de ce mets nous allécha bientôt ; nous sortîmes tous les deux, nous nous mîmes à manger ; jamais

on en avoit eu plus grand besoin. Sainte-Ursule nous regardoit avec admiration: elle est vraiment jolie, disoit-elle, en parlant de moi; mais Zizi est plus beau. Les louanges données à l'objet qu'on aime, font plus de plaisir que les hommages qui nous sont adressés. Je fus donc très-contente de la bonne vieille et de son friand déjeûner. Elle a bon appétit, dit-elle, et je ne pourrois, sur mon petit pécule les nourrir tous deux. Il faut que je suive le conseil de Brigitte, et que je présente cette petite chatte à notre mère la supérieure; aussi bien Raton est vieux et infirme, elle ne sera pas fâchée d'avoir celle-ci pour le remplacer.

Malgré mes scrupules, j'adorois Zéphyr, et puisque le sort m'avoit rendue infidèle à mon inutile époux, je

je ne redoutois rien à l'égal d'être séparée de l'unique objet de mes affections, et je ne me souciois nullement de devenir la sunamitte de M. Raton. Mais je n'avois pas eu le tems de faire ces réflexions, que l'impitoyable Ursule me saisit par le chignon du cou, et malgré mes cris et les ramiaulemens de Zéphyr qu'elle enferma dans sa cellule, me porta tout d'une traite chez la mère prieure. Elle n'y fut pas arrivée, qu'une toux des plus violentes lui coupa la parole, et qu'elle ne put faire autre chose que de me poser sur les genoux de notre mère, qui ne sachant ce qui lui arrivoit subitement sur elle, fit un cri qui m'effaroucha; je m'en fuis par la fenêtre qui se trouvoit ouverte, et me sauvai dans le jardin.

Quand la quinte de sœur Ursule fut

passée, elle expliqua enfin ce qu'elle vouloit. Notre mère la remercia de sa bonne intention, et comme je lui avois parue assez bien, elle donna ses ordres pour qu'on me ratrapât. Elle amusera Raton, dit-elle, ce pauvre chat est vieux, il s'ennuie; mais me ratraper n'étoit pas chose facile. La prieure ne m'avoit pas prévenue en sa faveur. Moins vieille qu'Ursule, elle paroissoit cependant encore moins sensible; l'autre religieuse, à son radotage près de la séparation des sexes, avoit une grande tendresse pour les animaux, et sa pauvreté seule l'avoit forcée à se défaire de moi. La prieure avoit un air dédaigneux qui m'étoit antipatique, et si mon cher Zéphir n'eût pas été dans cette enceinte, je n'y serois pas restée vingt-quatre heures.

Cependant, religieuses, converses,

pensionnaires, dames en chambre, tout est prié de courir après moi. Ce qui me procura le plaisir de voir d'un coup d'œil toute la communauté. Cette réunion me parut très-plaisante, et je vais tâcher d'en tracer le tableau.

CHAPITRE XVII.

Amour et Orgueil.

Qui me donnera de peindre tout ce que j'ai vu et entendu dans ce jour où, sous prétexte de rendre à la sainte mère un service important, tout l'essaim voilé, ou non voilé de la Conception, vint en courant dans le jardin, sans trop savoir ce qu'il y avoit à faire; car les nouvelles volent, mais en passant de bouches en bouches, elles s'altèrent. Aussi avoit-on dit d'abord qu'il étoit question d'une chatte blanche, puis d'une figure blanche, puis d'une femme blanche qu'il falloit arrêter dans l'enclos. Chatte, fantôme ou voleur, on n'étoit pas bien sûr ce que ce pouvoit être; mais ce qui étoit certain,

c'est qu'en courant après cet être blanc, on se promeneroit dans le jardin, on y seroit libre de courir, folâtrer, et que l'étude, la méditation ou l'ouvrage finiroient deux heures plutôt que de coutume. Ainsi chacune des sœurs partit avec un grand zèle pour aller à ma recherche.

Quant à moi, tranquillement assise sur les branches d'un grenadier, je ne pensois qu'au moyen de rejoindre mon ami, lorsque je vis entrer pêle-mêle sœurs Sainte-Gertrude, Sainte-Pélagie, Sainte-Yves, Sainte-Marie, Sainte-Geneviève, puis Rosalie, Henriette, Julie, Pauline, Thérèse, Marianne, Louison, etc. etc. qui me présentèrent réunis, l'enfance, l'âge mûr, la jeunesse et la décrépitude, la beauté et la laideur, l'air enjoué de la folie et la gravité de la dévotion, l'orgueil de la

naissance et l'humilité de la pauvreté on eût dit que l'on s'étoit plu à faire une collection complette de toutes les espèces différentes de l'animal nommé femme, qui est de tous, celui qui offre les plus grandes variétés; mais je n'aurois pas cru que ce fût dans un couvent où tout paroissoit ne devoir être animé que d'un même esprit, que ces femmes déployassent des qualités différentes, et je fus bien surprise quand je vis que cette maison renfermoit le péché et la pénitence. Quelques religieuses hâves, l'air abattu par les austérités, l'œil terni par les veilles, sembloient avoir pris à tâche de détruire en elles l'ouvrage de Brama: les pensionnaires coquètes, légères, affectoient de se moquer de ces saintes fille qui, malgré leurs austérités, laissoient percer l'orgueil sous la guimpe et le voile.

Aussi je n'ai jamais connu de religieuses pénétrées de l'esprit d'humilité que parmi les converses; oh! celles-là étoient vraiment mortes au monde, et si elles avoient eu envie de ressusciter les mères et leurs élèves les auroient fait rentrer dans la poussière. Aussi étoient-elles les seules qui eussent envie de m'attraper pour me rendre à notre mère; et les autres que la curiosité avoit amenées dans le jardin, eurent à peine su qu'il n'étoit question que d'une chatte, quelles se divisèrent par groupes où chacune s'occupa de ses affections particulières, laissa aux servantes voilées et aux enfans, le soin de me prendre, si elles pouvoient. Sainte-Ursule fut la seule qui resta à ma poursuite. Elle avoit un grand intérêt à me joindre : depuis long-tems on l'avoit desservie dans l'esprit de notre mère, elle se flattoit que ce

petit présent lui feroit retrouver ses bonnes grâces ; mais moi qui voulois avoir revu Zéphyr avant de me laisser enfermer chez la respectable prieure, je m'apprêtai à faire courir de bonne sorte la religieuse et les converses. Mon grenadier ne me paroissoit pas une retraite assez sûre, et au moment où Ursule se croyoit certaine de me prendre, je sautai sur un petit mur, et courant tout le long du treillage, je gagnai une touffe de lierre où je me cachai si bien que mes chasseresses ne surent plus ce que j'étois devenue. Cette touffe de lierre étoit au-dessus de deux bancs placés de chaque côté du mur, de manière que celles qui étoient sur l'un, ne voyoient pas celles qui étoient sur l'autre, et entendoient encore moins ce qui se disoit. Mais moi que l'on eût pu appeler fine-oreille, je ne perdois rien des deux con-

versations; je vais tâcher de vous les rendre mot pour mot.

Sur un des bancs, étoient sœur Perpétue et sœur Sainte-Pélagie, qui à elles deux pouvoient bien avoir cent-soixante à cent-soixante-dix années.

Sur l'autre, Rosalie et pauline que je reconnus pour les deux folles du matin, et qui me parurent jeunes, jolies et réunissant autant de graces et d'attraits, que les religieuses avoient de rides et d'infirmités.

Ce contraste dans les âges en produisoit nécessairement de bien marquans dans les sentimens.

SAINTE-PÉLAGIE, *tremblotant.*

Avez-vous jamais vu, ma sœur, rien de plus impertinent, que de faire assembler une communauté pour courir après une chatte?

PERPÉTUE, *nazillant.*

Et une chatte que l'on ne connoît ni d'Ève ni d'Adam.

ROSALIE.

O! ma petite, la bonne, l'excellente idée qui est venue à notre mère-prieure de nous charger de ratraper sa chatte, cela nous donne la facilité de causer.

PAULINE.

Fort bien, mais si on ne la prend point la chatte, et que l'on dise que c'est notre faute?

SAINTE-PÉLAGIE.

Ah! ma sœur, tout est inconséquence et folie depuis que l'on a nommé pour prieure une jeune tête; car je suis sûre que notre mère a au plus cinquante-cinq ans.

PERPÉTUE.

Je l'ai dit en plein chapitre, et j'ai eu

beau leur citer Salomom qui dit, que la vieillesse seule a le droit de commander.

ROSALIE.

Et qui veux-tu qui sache que nous ne courons pas dans le nombre de celles qui sont rassemblées ? je parie qu'elles sont au moins cinquante: il n'y auroit que si sœur Ursule nous voyoit, c'est une vieille radoteuse, c'est tout dire. On ne devroit pas souffrir passé soixante-ans que l'on eût aucune influence dans les affaires.

PAULINE.

Soixante-ans ! c'est trop, à cinquante une femme n'est bonne qu'à noyer, pour moi j'espère bien tellement user de la vie que je ne passerai pas quarante-ans.

SAINTE-PÉLAGIE.

La vieillesse a seule la sagesse, l'ex-

périence en partage : chaque mot qui sort de la bouche d'un vieillard est une sentence : il se trouve cependant des exceptions ; et il faut convenir que la pauvre sœur Sainte-Ursule n'a pas le sens commun, avec son amour pour les chats.

PERPÉTUE.

Et vous accusez les années de sa démence. Eh ! non ma sœur, eh ! non, j'ai vu Ursule quand elle est venue dans cette maison, elle n'avoit que quinze ans, elle n'étoit pas moins folle qu'elle ne l'est ; et sans sa riche dot, on auroit eu bien de la peine à s'en charger : vous n'avez pas su cela, ma chère sœur, vous n'étiez pas encore dans ce couvent.

ROSALIE.

Quarante-ans ! ce n'est guère : juge

donc que nous en avons seize, ce ne seroit que vingt-quatre à vivre, c'est trop peu; je m'imagine qu'il y a tant de plaisir à être dans le grand monde.

SAINTE-PÉLAGIE.

Il est vrai qu'il n'y aura que quarante ans à la Sainte-Anne que je suis venue dans ce couvent: mes parens avoient obtenu mon changement dans l'espérance que je serois supérieure; mais on ne sait pas rendre justice au mérite, soit dit sans vanité.

PERPÉTUE.

Ah! je crois que si quelqu'un a dû prétendre à cet honneur, c'étoit bien moi, tout le monde sait que je suis la cousine d'un Ministre.

SAINTE-PÉLAGIE.

D'un Ministre! et moi d'un Évêque.

PERPÉTUE.

Ma maison est des plus illustres du Poitou.

SAINTE-PÉLAGIE.

J'ai eu trois tantes à Remiremont.

PERPÉTUE.

Ma grand'mère étoit dame-d'honneur de la Reine d'Espagne.

SAINTE-PÉLAGIE.

La mienne a pensé épouser en secondes noces M. le Duc de Monpensier.

PAULINE.

Je m'en fais une idée délicieuse. Pense, ma chère amie, si nos bals, nos comédies nous enchantent, ce que cela doit être hors de ces vilaines grilles, sur de beaux théâtres avec des décorations des habits superbes, et puis des hommes

aimables : à propos tu ne me parles plus de ton cousin ?

ROSALIE.

Es-tu moins discrète sur le frère de ma belle-sœur ?

PERPÉTUE.

Penser se marier, ne signifie rien en fait de généalogie.

SAINTE-PÉLAGIE.

Mais c'est un fait avéré dans l'histoire.

PERPÉTUE.

De votre famille ; car je n'en ai jamais rien vu dans celle de France : cependant j'ai lu Mézerai, Velli, Vertot ; et dans aucun de ces auteurs célèbres, il n'est question, que le Duc de Monpensier ait formé le projet d'épouser une simple particulière.

SAINTE-PÉLAGIE.

Une simple particulière! particulière! quand on remonte sous la première race.

PERPÉTUE.

Vous remonteriez au déluge, que vous n'en êtes pas moins sans aucune illustration.

SAINTE-PÉLAGIE.

En avez-vous davantage, vous qui parlez?

PERPÉTUE.

Au moins je ne m'en vante pas.

PAULINE.

Je ne parle pas pour avoir trop à dire: d'ailleurs il faut une si grande discrétion.

ROSALIE.

On me couperoit plutôt la langue que de me faire parler.

PAULINE.

Eh bien, sachez donc que tous les soirs, le beau cousin est introduit dans ma chambre.

ROSALIE.

Dans ta chambre! et comment?

PAULINE.

C'est Marianne qui lui a prêté un de ses habits : elle lui ouvre la petite porte, et une fois dans la maison le voile baissé, personne ne le reconnoît; tu sais qu'il n'est pas grand, fort mince.

ROSALIE.

Fort bien, et si tes parens le savoient?

PAULINE.

Il faudra bien alors qu'ils me marient : voilà tout ce que je veux. Cela seul peut les forcer à y consentir ; car grâces à leur orgeuil, d'Hersi ne pouvant monter dans les carrosses, ne leur paroît pas digne d'être leur gendre. Pour moi, je ne connois que l'Amour, qui est fort mauvais généalogiste.

SAINTE-PÉLAGIE.

Est-ce se vanter que de dire la vérité? est-ce ma faute si je suis d'un sang auquel personne ici ne seroit admis à s'allier.

PERPÉTUE.

Quelle modestie pour une religieuse! et vous croyez aller au ciel avec tant de vanité, d'ailleurs je vous le répète l'ancienneté n'est rien sans l'illustration.

ROSALIE.

Ah! tu as bien raison, ma chère, et à quoi bon des titres ? ceux de nos amans sont dans nos cœurs.

SAINTE-PÉLAGIE.

L'illustration n'est due qu'au hazard de la naissance.

PERPÉTUE.

L'ancienneté tient presque toujours à la médiocrité, car des hommes célèbres s'occupent moins de laisser de postérité que de se faire un nom.

SAINTE-PÉLAGIE.

Radotage que tout cela.

PERPÉTUE.

Bon pour vous qui avez quatre-vingt-sept-ans.

SAINTE-PÉLAGIE.

Quatre-vingt-sept-ans! je n'en ai eu

que quatre-vingt-cinq à la Sainte-Thérèse de l'année dernière.

ROSALIE, *continuant.*

Chere Pauline, je ne suis point jalouse de votre bonheur; mais n'y auroit-il donc aucun moyen de me procurer la félicité de recevoir mon cher Varville. Je ne l'ai jamais vu qu'au travers d'une maudite grille. L'orsqu'on peut se parler librement, cela doit être si différent!

PAULINE.

Oh! oui bien différent... Je te promets d'en parler ce soir à d'Hersi, il me grondera peut-être d'avoir trahi nos secrets; mais en te voyant et ton amant, il conviendra que l'on ne peut connoître un aussi joli couple, sans s'y intéresser.

ROSALIE.

Que ne te devrais-je pas! mais je crois que l'on appelle.

PAULINE.

On vient, ayons l'air de chercher.

PERPÉTUE.

Oui, vous n'êtes qu'une rabacheuse.

SAINTE-PÉLAGIE.

Vous m'injuriez, je m'en plaindrai en plein chapitre.

Alors les deux vieilles s'approchèrent avec un geste menaçant. Voulant terminer la querelle, je sautai entr'elles, ce qui leur fit une si belle peur, qu'elles oublièrent leur colère. J'en savais bien assez pour être assurée que cette sainte maison ne devoit pas effaroucher les Amours, et voulant me fixer, je crus que ce couvent pouvoit m'offrir un asyle où je goûterois le bonheur d'aimer et de l'être sans avoir les inquiétudes d'un ménage. Je m'amusai à faire courir

après moi encore trois ou quatre minutes toute cette bande enjouée, ensuite je me jettai dans les bras d'une jolie petite fille de neuf à dix ans; qui me serra contre son cœur en criant: je la tiens, je la tiens. Toutes les autres voulaient me reprendre; mais elle défendit le trophée de sa victoire avec une opiniâtreté qui pensa m'être funeste: l'une me tiroit par une patte, l'autre par la queue. Enfin quand la sœur Sainte-Ursule arriva, sa figure grave et sévère effaroucha l'essaim des jeunes enfans: Julie celle à qui je m'étois donnée, fut obligée de me remettre dans les mains de la béguine, qui me porta en triomphe chez madame la Supérieure.

On me plaça dans un panier, qui, je crois avoit servi autrefois de crêche tant il étoit couvert de petits rubans de différentes couleurs. Je m'y serois

trouvée fort bien, si, avant de m'y coucher, on m'avoit apporté à souper, et si on ne m'y avoit pas impitoyablement enfermée; j'étois de fort mauvaise humeur, et j'aurois donné de bien bon cœur les religieuses au diable, si me rappelant la conversation de Perpétue et de Sainte-Pélagie, je n'eusse pensé qu'il n'étoit pas nécessaire de les envoyer en enfer, parceque leur sot orgueil les y conduiroit bien sans que je m'en mêlasse.

N'ayant rien à faire qu'à dormir, je m'y résignai; et j'avois fait un bon somme de quelques heures, quand j'entendis distinctement marcher dans la chambre de ma maîtresse, mais si doucement qu'il falloit une oreille de chat pour entendre des pas suspendus par la crainte. On ne parla point, mais un léger froissement des rideaux me fit croire qu'on

s'étoit approché du lit. Quelques soupirs qu'on n'osoit laisser exhaler, furent la seule, l'unique chose que j'entendis pendant près d'une heure, que dura le tête-à-tête. Puis on reprit le chemin de la porte, en marchant toujours aussi doucement.

Étoit-ce une sœur affligée qui venoit ouvrir son cœur à notre mère? Étoit-ce le directeur qui venoit la tranquilliser sur quelques scrupules, dont son ame étoit agitée? Étoit-ce?.... Ah! mon cher maître, gardez-vous de donner entrée dans votre cœur à une semblable pensée. Croire que notre mère l'exemple de toutes les vertus monastiques, fût capable d'avoir un amant! c'est impossible; mais d'ailleurs que m'importoit que cela fût ou non; je ne pouvois douter qu'elle n'eût un cœur sensible, car des soupirs annonçoient

une

une ame fortement émue de pitié, si ce n'étoit pas d'amour; et je ne doutois pas qu'elle ne me laissât gouter le bonheur d'être réunie à mon cher Zéphyr: en effet le lendemain on ouvrit ma prison, on me caressa, on loua ma propreté, ma douceur, et lorsque Sainte-Ursule vint chez notre mère elle lui fit presque un air agréable, et la pria d'apporter Zéphyr; ponr jouer avec la petite. Raton étoit si fort tourmenté de ses rumatismes, qu'il ne pouvoit quitter le coussin de sa révérence: on voyoit pourtant dans ses yeux qu'il avoit été un bon vivant de chat; mais comme beaucoup d'autres, il n'avoit plus pour lui que des souvenirs. Sainte-Ursule revint peu après avec mon cher Zéphyr. On servit le café à la crême et l'on nous en donna dans un vase près du lit de repos de M. Raton.

Nous eûmes bientôt fait connoissance avec lui. Je fus étonnée de la profondeur des connoissances de notre ancien: il avoit une mémoire surprénante, et une finesse dans les observations, qui l'auroit mis au rang des auteurs chatiques le plus recommandables, si sa modestie, que dis-je! son insouciance, ne l'eûssent pas toujours éloigné de la carière littéraire.

Nos dames allèrent à prime; Raton s'endormit; Zéphir toujours entreprénant et tendre sans respect pour la chaste retraite de notre mère, se livra aux transports les plus vifs que je ne pus m'empêcher de partager avec le doux objet de toute ma tendresse; nos cœurs rassasiés de volupté s'épanchèrent en une confiance qui assuroit mon bonheur avenir; et quand notre mère en revenant de l'office, éveilla Raton, elle

nous trouva assez près de lui avec l'extérieur si recueilli qu'elle auroit pu croire que nous venions de réciter des litanies, s'il y avoit parmi les chats des saints canonisés. Contente de nous elle nous permit d'aller promener dans le jardin, et la cloche nous rappella au réfectoire, d'où nous vinmes faire un doigt de cour à Raton; puis Sainte-Ursule après le souper emmena mon époux coucher dans sa cellule, et le lendemain nous recomençames la même vie; et aux nuits près, où nous étions séparés, il étoit impossible d'avoir plus de liberté, pour jouir des délices de l'Amour, et d'avoir une table mieux servie. Que faut-il de plus aux hommes et aux animaux?

Je ne vous raconterai point toutes les aventures dont nous fûmes témoins, Rosalie et Pauline réussirent dans leurs

projets, et l'hymen couronna leurs vœux: car les parens ne purent faire rien de mieux pour réparer l'honneur de leurs filles. Ce qui me parut le plus plaisant, c'est que cette Rosalie, qui paroissoit si éprise de son époux, et si empressée de quitter le couvent, revint trois mois après s'y renfermer pour plaider en séparation. On accuse les chattes d'inconstance, elles n'en ont pas autant que cette belle, ou au moins ne font-elles pas de protestations de fidélité aussi exagérées que celles de Rosalie à son amant avant qu'il devint son époux. Pauline la venoit voir quelquefois, et ne paroissoit pas beaucoup plus satisfaite de son mariage. Je réfléchissois sur toutes ces bizareries, un jour que j'avois entendu leur conversation, je me disois en moi-même: des nœuds indissolubles les unissent, et tout ce qu'elles

peuvent espérer en se perdant de réputation, c'est la liberté de demeurer enfermées dans un couvent, et de n'être pas forcées de vivre en la société intime de ceux qu'elles ont choisis de préférence. Oh! que les loix des hommes sont imparfaites pour leur bonheur, tandis que celles de la Nature suffisent pour nous assurer la plus pure félicité. Que ne les suivent-ils ainsi que nous.

Raton que mon exclamation avoit retiré de l'état d'anéantissement où le réduisoient la viellesse et les infirmités, ouvrit les yeux, et me faisant signe d'approcher, il me dit à l'oreille: Vous êtes étonnée que les hommes ne s'en tiennent pas aux loix de la Nature: je les ai observés de près, du moins la nation françoise, car je n'ai pas voyagé; mais je suis sûr que si leurs philosophes parviennent à leur faire croire ce que vous

venez de dire, qu'il faut s'en tenir aux loix générales, qu'il n'y en peut avoir de particulières pour eux : s'ils le croyent, dis-je, je ne parie pas que cela ne leur arrive. Il n'y auroit pas d'animal sur la terre aussi misérable que celui qui maintenant en est le roi; grace à ses préjugés que vous déplorez, s'etant créé mille besoins dont nous n'avons pas même l'idée, la privation lui en seroit insupportable. Il n'est pas douteux que le système de la loi de Nature forceroit l'homme à ne point porter d'habits, car il n'y auroit pas de tailleurs, les tailleurs iroient nuds pieds, parce qu'il n'y auroit point de cordonniers. Alors ce maître de la Nature, que l'Être des êtres a cependant moins bien pourvu et garanti que nous, se trouveroit exposé aux injures de l'air, que sa peau dénuée de fourure lui rendroit trés-

douloureuses; ses pieds qui ne sont garnis ni des cornes dures, comme ceux de nos frères les chevaux et les anes, ni des corps élastiques, comme nous en avons sous les pattes, seroient bientôt en sang; ainsi sans parler du luxe la seule nécessité le force à avoir des artisans. Car si chacun vouloit faire soi-même ses vêtemens, sa chaussure, construire la maison qu'il habite, il ne pourroit rien faire qu'imparfaitement; et jamais on auroit atteint cette supériorité dans les arts, dont nous ne pouvons tenter d'approcher. Je le répète. si l'on forçoit l'homme à devenir notre compagnon de misère, la sienne seroit mille fois plus insupportable que la nôtre. il faut donc qu'il conserve ses usages, ses principes, ses lois, et même ses préjugés, parce qu'ils sont adaptés à la foiblesse et à l'orgeuil qui consti-

tuent son être. — Mais où prenez-vous, papa Raton, de si belles choses? vous raisonnez je vous assure bien mieux que l'abbé Doucet. — Cela est possible, sans que ce soit un grand compliment: je ne prétends point être ce que vous nommez un bel esprit; mais j'ai beaucoup vu, beaucoup entendu. — Vous n'avez donc pas toujours été dans ce couvent? — Je n'y suis venu que dans mes vieux jours. — Je vous entends, vieux, vous vous êtes fait hermite. — Vieux ou jeune, je n'ai je vous assure j'amais été qu'un fort bon diable; mais depuis la Duchesse chez qui j'ai été élevé, j'usqu'à la petite ouvrière qui m'avoit volé dans l'hôtel de cette grande dame, j'ai trouvé que la différence des rangs influoit moins sur le caractère de toutes les femmes, que les âges dans lesquels on peut les classer,

que leurs principes varient à chaque âge ; qu'en général de quinze à trente ans elles sont presque toutes aimables ; qu'elles n'ont de trente à cinquante d'autres occupations que de dominer dans un palais ou sous le chaume ; de cinquante jusqu-à l'age où elles finissent, elles sont ordinairement très-insignifiantes dans le monde, ce qui les force à se donner à Dieu. Aussi une vieille femme sans l'attirail de la dévotion paroît un être bizarre.

Quant aux hommes, ils semblent ne tenir leurs manières d'être que des causes extérieures. Ainsi un militaire, un moine, un abbé, et un homme de robe, ont tous des manières différentes, et c'est ce qu'on appelle avoir l'esprit de son état ; j'aimerois autant que l'on dit le masque. Mais ce n'est pas assez des formes extérieures, il faut avoir même

façon de penser, que ceux qui portent la même robe. Ah! combien de fois, me suis-je : dit qu'il est heureux que cet esprit de corps n'ait pas passé dans Messieurs les chats, car je ne me sens nullement envie de penser et d'agir comme tous les chats noirs et blancs, par la seule raison que j'ai la même fourure. Cependant je conviens que, pour ces hommes dont la plus grande partie ne sont rien que par les préjugés, et qui seroient plus nuds que nous si on les leur ôtoit, ces grandes associations sont nécessaires; et comme le disoit mon dernier maître, quand il n'y a plus d'esprit public, il faut un esprit de corps : car l'homme est rarement assez fort pour être vertueux pour le seul honneur de l'être; il lui faut des témoins qui l'encouragent et il n'en trouve point de plus à portée de juger

ses actions que ceux qui professent le même état que lui. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit que mon maître, et de plus, fort bon homme, sur-tout avec les chats. J'eus beaucoup de chagrin quand sa nièce qui venoit demeurer ici, lui demanda le pauvre Raton, qu'il ne voulut pas refuser.

Je quittai alors la douce philosophie, pour toutes les momeriés du cloître; mais comme je commençois à vieillir, je m'attachai à la prieure qui me trouva à son gré, et je suis ici aussi bien que chat vieux et infirme puisse l'être. Si vous rentrez dans le monde comme je l'imagine bien, allez de ma part chez M. Lebrun de la société de Londres et des Académies de Berlin, de Stokolm, etc. et vous serez j'en suis sûr très-heureuse chez lui. — C'est le meilleur homme du monde. - Mais où demeure-t-il? - Au

Louvre où le Roi lui a donné un logement, il est très connu et on vous l'indiquera facilement. Je vous réitère, lui dis-je, mes remercimens; mais tant que nous serons tranquilles ici, je ne crois pas que nous devions chercher fortune ailleurs. — Je ne vous y engage pas, j'en serois même fâché; car votre société embellit les derniers instants de ma vie; mais je connois les intrigues claustrales : depuis que la sœur-Sainte-Ursule vous a donnée à notre mère, il n'est pas douteux qu'elle ne soit rentrée en grace, et si elle n'est pas encore la favorite, il s'en faut bien peu. Or Sainte-Pélagie et Perpétue qui la détestent, cherchent à vous surprendre en faute pour vous faire chasser du couvent, afin que ce moyen de faveur échappe encore à la pauvre Ursule; et soyez sûre qu'elles inventeront plutôt, les plus insignes

calomnies, que de ne pas réussir dans leurs complots. – Qui vous l'a dit? – Je les ai entendues hier pendant que notre mère étoit au parloir : ces deux vieilles étoient restées dans sa chambre, et je n'ai pas perdu un mot de tout ce qu'elles ont dit, et dont le résultat et la résolution sont de vous perdre, pour entraîner Ursule dans votre chûte. J'ai été bien aise de vous en prévenir. Je l'en remerciai et nous redoublâmes Zéphir et moi, de soins pour éviter les plus petites pécadilles ; et plus notre mère nous aimoit, plus Ursule étoit en faveur, au grand chagrin des deux siècles ambulans qui nous lançoient des regards foudroyans.

CHAPITRE XVIII.

Fatale Imprudence.

Il est impossible de se soustraire à sa destinée. Envain nous avions pris toutes précautions pour échaper à l'envie, envain Raton nous instruisoit avec soin de ce que nous devions craindre et éviter; l'amour qui jusques-là avoit fait mon bonheur fut cause de tous nos maux. *Amour, tu perdis Troye !* à dit le bon Lafontaine : il n'est donc pas étonnant si tu as causé la chûte des Empires; que tu ayes entraîné deux malheureux chats dans l'abîme ouvert sous leurs pattes.

J'ai déjà dit qu'on nous renfermoit souvent dans la chambre de la supérieure pendant l'office, et que Raton

endormi nous laissoit la liberté de goûter les plus doux plaisirs. Un jour Zéphyr me montrant le lit de notre mère dont la blancheur et les matelats rebondits invitoient à un repos voluptueux, me demanda si je ne voudrois pas essayer si cette couche virginale n'ajouteroit point aux charmes de nos délicieuses jouissances; nous n'avions pas pris encore tant de liberté, et un mauvais coussin nous servoit de sopha. Voltaire a beau dire que ce ne fut pas de sales draps rattachés avec des ficelles qui rendirent la situation de Robert si pénible, il n'en est pas moins vrai qu'un lit pareil à celui de notre prieure l'eût aidé dans ses pieuses intentions. Ce fut donc avec toute l'ardeur de l'amour et le charme de la volupté que nous nous livrâmes à nos transports, ils s'emparèrent de tout notre être de telle

manière, que nous n'entendîmes pas rentrer la prieure : elle nous surprit ainsi que Vulcain surprit Mars et Vénus, et sa colère fut aussi terrible.

Cependant l'injure étoit moins forte; quelle différence d'un mari trahi à une religieuse, dont la chatte, il est vrai immodeste, s'est permis certaine privauté sur sa chaste couche, ou qui est censée l'être. Mais offenser les amis de Dieu, c'est bien l'offenser lui-même: la prieure se mit dans une telle fureur, que je crus qu'elle en étoufferoit. Miséricorde, ô ciel! qu'ai-je vu là, dit-elle à Perpétue, qui entroit avec elle: est-ce pour me donner semblable spectacle, que cette vieille folle m'a fait présent de cette chatte et qu'elle m'amène ici sans cesse son Zizi? allez lui dire de ma part qu'elle vienne sur-le-champ,

et qu'elle apporte avec elle un grand sac.

Cet arrêt nous fit frissonner, nous voyions bien dans les yeux de la supérieure la rage qui la transportoit ; mais nous ne pouvions savoir jusqu'où elle pourroit la porter. Perpétue revint suivie de Sainte-Ursule tremblante de tout son corps et apportant le fatal sac. — Que me veut notre mère? — que vous preniez ces infâmes animaux et que vous les mettiez dans ce sac. — Et pourquoi les enfermer ces pauvres petits ? — La question est bien placée, pourquoi ? parce que je le veux, première raison que je doive vous donner; la seconde, c'est qu'il est impossible que des bêtes ayant aussi peu de modestie restent dans cette sainte maison. Obéissez ou une autre le fera pour vous.

Ursule obéit, auroit-elle pu s'en dispenser. mais nous vîmes des larmes qui mouilloient sa paupière éraillée, et nous fûmes reconnoissants de sa sensibilité; elle est si rare dans ceux qui ont long-tems vécu.

Lors qne nous fûmes dans cette étroite prison, car on avoit fermé l'entrée du sac avec une corde, nous entendîmes la Sœur Ursule qui demandoit ce qu'on feroit de ces pauvres bêtes. — Les envoyer à la riviere. – Ah! notre mère, quelle cruauté; pensez donc que votre chatte est prête à faire ses petits, vous allez ainsi faire périr le père la mère et les enfans. — C'est en vérité bien dommage. Mais comme vous m'ennuyez de vos plaintes éternelles, retirez-vous dans votre cellule et restez-y jusqu'à ce que je vous permette d'en

sortir. Ursule articula quelques mots que j'entendis à peine, et s'en alla en répétant pauvres petites bêtes, pauvres petites bêtes. Dès qu'elle fut partie on nous remit au jardinier avec l'ordre de nous faire subir notre arrêt.

Jugez dans quel état nous étions dans ce maudit sac : le jardinier ne l'eut pas plutôt mis sur son épaule pour nous porter au pont-neuf, que je m'apperçus que le sac avoit un trou suffisant pour passer mon museau; je l'eus bientôt assez agrandi pour que ma tête sortît du sac, et on se doute bien que je ne tarda pas à être en liberté ; Zéphyr me suivit : mon rustre qui sentoit son sac très-léger l'ôta de dessus son épaule, et le trouva entierement vide. Oh oh ! dit-il, que sont-ils devenus? peu m'importe, je n'aurai pas la peine d'aller jus-

qu'à la rivière. Et je le vis entrer dans un cabaret, pour laisser à la méchante prieure le tems de croire que l'affreux sacrifice étoit consommé, et satisfaire ainsi sa passion dominante. Passion digne d'un Néron, ou d'un Caligula, la vengeance.

CHAPITRE XIX.

La Liberté.

C'ÉTOIT près le Palais-Royal que j'avois trouvé le moyen de sortir de mon sac : on sait que la rue Saint-Honoré à cet endroit est très-embarrassée, aussi ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que nous parvinmes à entrer dans une allée entre un rotisseur et une marchande de modes, commerces qui au premier coup-d'œil ne paroissoient avoir aucun rapport et que je vis depuis être très-liés d'intérêt. Quant à nous celui de notre estomac nous avoit seul déterminés, alléchés par l'odeur des poulardes, des perdrix, des Pigeons, des pluviers, etc. à choisir notre domicile dans la maison de M. Coupcol rotis-

seur de son métier. Ce nom ne me prévint pas en faveur de cet homme; anssi en le lisant écrit en gros caractères sur sa boutique, j'aurois volontiers cherché un asyle dans une autre maison; mais Zéphyr me fit observer que j'étois fatiguée, et que dans mon état une plus longue course pouvoit m'être dangereuse.

Nous suivîmes donc une assez longue allée, puis nous traversâmes une petite cour où le soleil ne pénétroit jamais à cause de la hauteur des bâtimens qui l'environnoient : c'étoit au fond que Coupcol avoit établi son garde-manger. Zéphyr qui avoit faim fléra la porte et se promit de mieux faire à la première occasion. Pour moi tourmentée par l'idée des malheurs qui peut-être m'attendoient encore, je montai tristement le plus noir, le plus sale de tous les esca-

liers dont l'odeur fétide me portoit au cœur. Enfin cependant, à force de monter nous arrivons dans un espèce de grenier qui servoit il n'y avoit pas encore trois mois de retraite à un auteur qui avoit été forcé de le quitter faute d'en payer le loyer. C'étoit une petite pièce de sept à huit pieds quarrés, où le jour et l'air étoient bons parceque la fenêtre dominoit sur toutes les maisons voisines, on voyoit même la cîme des arbres de la grande allée du Palais-Royal. Notre pauvre auteur s'étoit échappé si vîte, qu'il n'avoit pas emporté la totalité de ses meubles, et une assez grosse botte de paille qui lui servoit de traversin, étoit restée dans un coin de la chambre.

Voilà, me dit Zéphyr, qui sera à merveille pour y déposer tes petits. Il faudra bien qu'ils s'en contentent, repris-

je tristement, ce n'est pas le coussin de duvet, la belle tavayole de mousseline de mademoiselle Duruisseau; mais avec toi, cher Zéphyr, cette pauvreté même a des charmes : cependant que deviendrons-nous et notre famille! — Sois tranquille, ma douce amie, je me charge de pourvoir à ta subsistance et à celle des tiens, restons libres, ne vaut-il pas cent fois mieux vivre dans ce modeste réduit... — Très modeste, interrompis-je. — Jouissant de toutes les facultés de notre être, nous dormirons quand nous voudrons, nous mangerons quand il nous plaira. — Et quand nous en aurons, disoit tout bas Blanchette. — Ah! ma chère petite femme, si tu savois combien il est doux de ne dépendre de personne. La Liberte, conçois-tu bien toute la beauté de ce mot! il enflame l'imagination, il y porte

un

un délire qui semble diviniser ceux qui le prononcent. Quoi! tu ne partages pas mon enthousiasme? tu n'as donc pas lu l'histoire Grèque et Romaine? — Mon dieu non, à quoi cela est-il bon dans un état monarchique; qte sert de s'enflamer pour une chimère, un être de raison? car enfin, mon cher Zéphyr, rien de si beau que le mot Liberté; mais où est la chose qu'elle exprime?... est on jamais parfaitement libre?.... et mille liens n'attachent-ils point au moment où l'on croit pouvoir secouer le joug. Sans entrer dans les grandes vues politiques dont je ne me soucie guère, ne parlons que de nous; tu veux, pauvres chats que nous sommes, que ne vendant à aucun maître nos personnes, nous vivions libres dans ce réduit. Mais qui te dit que nous le serons d'y rester, qui te dit que la faim, la misère ne nous

forceront pas d'en sortir pour aller implorer quelque maître bon et humain, pour qu'il veuille bien se charger de nous, et nous délivrer de la liberté de mourir de faim? — Ah! Blanchette, tu es encore bien imbue des préjugés que tu as reçus chez Mademoiselle Duruisseau. Pour moi, très-heureusement avant qne le sort m'eût conduit au convent de la Conception, j'avois passé plus d'une année avec des philosophes : un d'eux lors du massacre, m'avoit porté chez lui pour me disséquer; mais voyant que j'existois encore, il eut l'humanité de me rappeller à la vie, et je devins son fidèle compagnon ; j'étois toujours dans son cabinet quand ses confrères philosophes venoient le voir.

Ah! qu'ils disoient de belles choses qu'ils avoient de beaux plans. Si jamais ils les

exécutent, la France sera comme un paradis terrestre. Tous les hommes seront freres, plus de riches, de pauvres: enfin que sais-je! un million de belles inventions qu'ils puisent dans l'histoire Grèque et Romaine. J'ai profité le plus qu'il m'a été possible, et je m'en sais bon gré; car ils m'ont appris ce dont en cent ans, des dévots, ou même tout simplement d'honnêtes gens, ne m'auroient pas dit un mot. Par exemple, je suis sûr que chez ta dévote on te parloit d'un être qui voit tout ce qui se passe, et juge les actions de tout ce qui est sensible. — Oui sûrement. — Vieux préjugés, plus de cette erreur; rien, ni avant, ni après la vie : et alors on fait ce qu'on veut sans crainte, pourvu que cela ne trouble pas manifestement la société. — Cette morale, mon cher Zéphir, me paroît dange-

reuse. — Non, elle fait que l'on est vertueux pour le seul plaisir de l'être, c'est bien plus noble! — Oui, mais ceux, pour qui d'être vertueux n'est pas une jouissance, et je crois que le nombre en est grand, auront peut-être pour plaisir, d'être méchans, cruels, voleurs; et alors comme selon eux, il n'y a ni après, ni avant, ils ne s'en gêneront pas. Qu'en penses-tu, Zéphyr? Zéphyr parla d'autres choses, et je me dis: c'est dommage qu'avec tant de grâces, et un si bon naturel, la philosophie lui ait ôté les bons principes qu'il avoit reçus dans notre ancien palais. Mais je vis bien que je ne le ferois pas renoncer à ses beaux projets de liberté, et je m'y soumis. Je ne pensai plus qu'à m'arranger le moins mal possible dans ma retraite, où il faut en convenir il me nourrissoit à ravir.

Tous les jours, ailes ou cuisses de volailles, du gibier et autres mets excellents, je ne les mangeois à la vérité qu'en tremblant, il sembloit qu'un pressentiment douloureux m'avertissoit combien je payerois cher une table si recherchée. Cependant nos repas se prolongeoient, parce que nous causions en mangeant, ce qui double le plaisir. Nous n'en avions pas joui au couvent, dans la crainte que l'on ne nous entendît, l'extrême différence de notre idiôme à celui des religieuses ne nous rassuroit pas contre la curiosité de ces bonnes filles. Mais dans notre grenier où nul humain ne venoit, nous pouvions nous entretenir avec toute liberté, et toujours mon ami me vantoit ses chers philosophes.

Je lui dis un jour : tu me vantes beaucoup ces messieurs, pourquoi donc

les avoir quittés? — Pour rien, peu de chose. — Mais encore? — As-tu quelque-fois entendu parler d'une machine pneumatique? — Non. — C'est une pompe qui attire tout l'air extérieur. L'utilité de cette invention ne m'a jamais été bien démontrée; mais c'est le plus doux passe-tems des physiciens, et mes philosophes aimoient sur-tout la physique. Chaque jour je leur voyois faire des expériences avec cette belle machine. ils y étouffoient des moineaux qu'ils me donnoient à manger, et je trouvois qu'ils faisoient très-bien; mais quand un jour je leurs vis apporter un des nôtres qu'ils soumirent aussi à l'expérience, et qui ne s'en tira qu'avec une peine extrême, je commençai à craindre que mes chers philosophes, sans aucune mauvaise intention, et seulement pour le progrès des scien-

ces, ne me missent sous la machine, je délogeai sans tambour ni trompette.

Longeant les quais je repassai le pont royal, et je vins revoir encore le berceau de notre enfance; je ne t'y trouvai pas, je m'éloignai du château, gagnai la terrasse des Feuillans; la curiosité m'engagea à monter sur le mur, et je me trouvai dans le jardin de l'Assomption, où une tourriere qui s'y promenoit, me prit et me porta à sœur-Ursule de la Conception, qu'elle savoit aimer beaucoup les chats. Voilà comme j'ai quitté des philosophes, pour des religieuses. — Tu en conviendras, repris-je, les uns ne valent pas mieux que les autres. — Être mis sous la machine pneumatique pour l'agrandissement des lumières, ou condamné à être noyé pour avoir suivi le plus doux penchant de la Nature; il n'y a dans tout

ceci ni charité, ni humanité. Mais j'en veux encore plus au physicien qu'à la religieuse. L'une suit un mouvement de colère, mais l'autre, c'est de sang froid, sans nécessité reconnue qu'il vous condamneroit au supplice. Je crois bien que les dévots ne valent pas grand chose; mais les athées sont encore pires.

Malgré la différence d'opinion, nos discussions ne se changeoient jamais en querelles, et nous nous faisions aussi quelquefois part de nos observations, et il y en avoit beaucoup à faire dans la maison que nous habitions.

J'ai déjà dit que M. Coupcol en occupoit une partie, et madame Silvestre une autre. Elle avoit un nombre considérable de filles de boutique, toutes plus jolies les unes que les autres, et qui faisoient fort peu de chose. Zéphyr me dit un jour: conçois-tu bien que

madame Silvestre, ait un si grand nombre d'ouvrières qui ne gagnent pas la moitié de ce qu'elles coûtent. Toutes les fois que je vais au garde-manger, je les vois toujours qui rient et minaudent avec des jeunes gens, et pas un point. — Tu ne sais que cela, mon cher philosophe? il me paroît que tu as bien fait de prendre une femme fidelle; car si elle avoit été d'humeur à te tromper, cela auroit été facile. Apprends donc que toutes ces prétendues ouvrières, moins elles travaillent, et mieux va la maison, parce qu'à la maîtresse elles en rendent quelque chose. — Quoi donc? — Si tu ne m'entends pas, tant pis, je ne puis te l'expliquer autrement, je vais seulement te faire parde ce que j'ai vu: tu connois Manette? — Oui. — La première fille. — Oui. — Tu sais qu'elle est jolie comme les

amours. — Eh bien ? — C'est la fille d'une blanchisseuse du Gros-Caillou ; sa tante qui est gouvernante chez un garçon, l'a placée ici, et je les ai entendues causer. Leur conversation m'a paru si plaisante que je l'ai écrite, la voilà.

MADAM. LEBLOND *tante de Manette.*

C'est très-bien, il faut de la reconnoissance, mais encore faut-il se ménager un morceau de pain ; et moitié c'est trop, il faut réduire cela au tiers.

MANETTE.

Ma tante, c'est impossible. Si vous saviez que madame Silvestre est un argus, et dès que le monsieur est parti elle monte là-haut, et puis elle retourne nos poches prend moitié, et s'en va.

MADAME LEBLOND.

Il ne faut pas rester ici, mon enfant

tu n'aurois pas une croûte à te mettre sous la dent; et si tu m'en crois, tu épouseras M. Lenoir qui t'adore.

MANETTE.

Mais il est si laid, si bête!

MADAME LEBLOND.

Quest-ce-que cela fait pour un mari? Tu seras comme le poisson dans l'eau; il est riche, c'est tout le moins s'il n'a pas six-cents livres de bonnes rentes. et puis son état de maître à écrire; il a douze à quinze écoliers en ville, sans compter ceux de la classe et puis ce ne sont pas des marmots; ce sont des jeunes gens de seize à dix-sept ans; ça amuse.

MANETTE.

Oui, ma tante, mais M. Davier?

MADAME LEBLOND.

Ce petit chirurgien, il est gentil,

mais ça ne veut pas se marier, c'est trop jeune, et il n'a pas de quoi te mettre dans tes meubles. Je te le répète: M. Lenoir, est ce qui te convient.

MANETTE.

Mais, ma tante, ne craignez-vous pas qu'il ne s'apperçoive?

MADAME LEBLOND.

Bah! crois-tu donc être la seule? et tant qu'on n'a pas fait d'enfans, on n'a rien à vous dire. Et puis Davier te donneroit bien ce qu'il faut pour à cette fin qu'on ne s'en doute seulement pas. Tien, ma Manette, ne manque pas ta fortune, on n'est pas toujours jeune et jolie, on en refuse bien, et puis on n'en trouve plus.

MANETTE.

Je réfléchirai, ma tante, à ce que vous

me dites, et je vous rendrai réponse de cela dimanche.

Quand Zéphyr eut lu ce dialogue, il ne put s'empêcher d'en rire. Il eût voulu, dit-il, voir M. Lenoir le lendemain de ses noces, savoir s'il avoit l'air bien satisfait. Hélas ! le pauvre malheureux ne le vit pas ce lendemain de noces. Seule j'en fus témoin, et je pensois à mon pauvre Zéphyr. J'étois accouchée depuis trois semaines de cinq petits que je nourrissois et qui me donnoient un appétit dévorant, de sorte que mon cher Zéphyr étoit toujours épiant l'instant où l'on entroit ou sortoit du garde-manger, pour agriper quelques vivres; et il faut en convenir, ce n'étoient pas les plus mauvais morceaux. Un jour en les mangeant nous entendîmes M. Coupcol jurant après l'insigne voleur qui avoit enlevé

une bartavelle prête à mettre en broche. Comme je savois très-bien que nous l'avions mangée à déjeûner, je n'avois aucun doute que ce ne fût sur Zéphyr que devoient retomber les imprécations du furibon Coupcol; mais ce qui m'affligea le plus, c'est qu'il rendit ses garçons tellement responsables de ce qui dorénavant se trouveroit perdu, qu'il n'y avoit pas de doute que ces jeunes gens, n'ayant nulle envie de nourrir personne du meilleur gibier, à leurs dépens, ne fissent l'impossible pour connoître ceux qui leur accrochoient chaque jour, un lapreau, un perdreau, un levreau, et mille bonnes choses en eau, y compris même quelques fricandeaux; et qu'ainsi il étoit impossible que mon amant échappât à leurs recherches. Cher ami, lui dis-je, il ne faut point braver les dangers inuti-

rement, il est impossible que tu continue à nous approvisionner chez ce traiteur, sans argent.

Si j'étois comme les jolies filles qui travaillent chez la marchande de modes, je ne serois pas embarassée de le payer; car il n'y a pas de soir où ces bonnes personnes ne lui fassent compter par leurs amis le prix au double des soupers qu'il leur donne; il est vrai que c'est dans des cabinets délicieux où elles peuvent sans inquiétude traiter les affaires les plus secrètes, sans que l'on vienne les déranger. Mais nous qui n'avons pas un double, je crois très-imprudent de continuer à nous faire fournir, cela nous joura quelques mauvais tours.

Zéphyr se moqua de mes craintes, et défia tous les garçons de Coupcol de l'attrapper. Malheureuse témérité que tu me coûtes des larmes: nous soupâ-

mes encore fort bien, et craignant que la fortune ne se lassât, je dis encore à Zéphyr; nos enfans sont en état de se passer de nous, ils sont jeunes, dès qu'ils s'avanceront sur les premières marches de l'escalier, chacun désirera de se les approprier. Ils seront esclaves, j'en conviens, mais ils ne mourront pas de faim. D'ailleurs il n'est pas possible de penser à fonder une République comme celle où nous avons pris naissance. Je l'ai dit et ne me lasserai point de le répéter, il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais qu'une madame Mauplat. Laissons donc notre postérité vivre dans la dépendance qui lui assure une nourriture abondante, et tâchons de pourvoir à la nôtre en allant trouver cet auteur dont le bon Raton nous a parlé. — Mauvaise cuisine, ma chere, ce n'est pas la peine de perdre la liberté pour

mourir de faim. — Mais Raton nous a dit qu'il étoit très à son aise. — Il se ruinera. Il l'est peut-être déjà ; un auteur riche est un merle blanc. Les femmes sont naturellement confiantes dans ceux qu'elles aiment. Je crus Zéphyr pour son malheur, et il fut convenu que nous ne changerions rien à notre manière d'être. Il descendit donc comme il avoit coutume pour s'occuper de notre déjeûner. Je crois entendre un cri qui retentit au fond de mon cœur, je prête l'oreille, et je n'entends plus rien et je pense que je me suis trompée ; je m'occupe de ma toilette, de celle de mes enfans, et je fais un tour de goutière pour prendre de l'appétit.

Je rentre, Zéphyr n'étoit pas remonté. Les petits demandent leur déjeûner, ils me miaulent tous aux oreilles, je ne peux les faire taire, les enfans sont

impatients ; quand à l'heure des repas, il ne se trouve rien à manger. Je les caresse, je les gronde, rien ne les appaise.— Ah ! me disois-je, quand j'étois chez ma bonne demoiselle Duruisseau, je n'avois pas ces inquiétudes ; Goton m'apportoit pour moi et les miens une jatte pleine de café à la crême. Ah ! n'en déplaise au philosophe Zéphyr, la liberté ne vaut pas un si doux esclavage.

Cependant ennuiée des cris de ma chere postérité, je leur dis : restez tranquilles si vous pouvez, je vais voir ce qu'est devenu votre père. Je descends une, deux, trois, quatre, cinq, six étages, et ne vois point Zéphyr. Je m'arrête au dernier palier. Une fenêtre donnoit sur la cour en face du garde-manger, je m'élance sur le bord, et je crois que je vais l'appercevoir guettant à la porte : il

n'y est point. J'apperçois seulement des traces de sang nouvellement répandu; le mien se glace dans mes veines. Réfléchissant que ce peut être celui de quelque poulet-d'inde, je me rassure, et suivant ma première intention, j'arrive jusques dans cette galerie noire qui communique de la rue à la cour, et qu'on nomme vulgairement allée. Je cherche dans la cour, je miaule doucement, Zéphyr ne répond pas; mais un garçon du rôtisseur, sort à l'instant armé d'une broche; son aspect me fait frémir, son langage est si grossier, son air si farouche, qu'il me fait perdre la tête de frayeur; et au lieu de remonter l'escalier, j'enfile l'allée, et me voilà à la porte de la rue où un objet déplorable m'attendoit.

O terre! que ne m'as-tu engloutie, plutôt que de me présenter un tel

spectacle; à peine ai-je la force de le retracer ici. Zéphyr, mon malheureux Zéphyr, transpercé d'un fer meurtrier, avoit perdu son sang et la vie. La plaie que les cruels lui avoient faite étoit si large, que ses entrailles palpitantes, n'étant plus contenues, offroient l'aspect le plus hideux. Le sang et la fange avoient souillé sa belle robe. Il falloit l'œil d'une amante pour le reconnoître encore. Comment peindre ma douleur en le trouvant dans cet horrible état qui ne me laissoit plus aucun espoir. Aussi, je ne vis plus d'autre terme à mes maux que la mort; et fuyant avec la rapidité d'un trait, j'arrive au pont-neuf, je monte sur le parapet, et mesurant de l'œil l'espace qui me reste entre la vie et la mort, je choisis la dernière pour me réunir à celui qui seul avoit fait le

charme de ma jeunesse. Reçois, lui dis-je, mon sacrifice, et viens te réunir à ton amante.

A peine avois-je prononcé ces mots, que je tombe au plus profond de la rivière, dont le courant m'entraîne quelques instans, puis je reviens sur l'eau, que bien vous savez nous être antipatique. Je n'étois pas morte, et j'en demande pardon aux êtres qui n'existent que par le sentiment, je n'avois plus grande envie de mourir. Ce bain m'avoit raffraîchie, et calmé la tête. Je sentois bien la douleur d'avoir perdu Zéphyr, mais je n'étois pas assez certaine de le retrouver dans les Champs-Elysées; et puis, cette eau m'étoit si désagréable, que j'étois très-empressée, dûssais-je vivre encore, de m'en délivrer: enfin que vous dirai-je, j'éprouvai ce dont tous les suicides de bonne foi

avoueroient, si on les sauvoit à tems : que la vie a beau être désagréable, le moment de la mort est si terrible, qu'il n'y a rien qu'on ne fît pour l'éloigner après l'avoir cherchée avec une sorte de fureur.

Je me laissai donc entraîner à cet instinct conservateur que l'auteur de toutes choses a donné à tout ce qui respire, et m'accrochant à un de ces trains de bois qui sont sur la rivière, je me trouvai à pattes sèches. Ma robe étoit encore bien mouillée; mais il faisoit un très-beau soleil, tant soit peu de vent, et je fus bientôt délivrée de ce maudit fluide où j'avois imaginé de trouver la mort, et où, je suis forcée d'en convenir, je retrouvai la raison; car, pourquoi enlever au tems sa plus belle prérogative, celle d'amortir les plus violentes douleurs. Il n'est point d'acci-

dent, si funeste qu'il soit, qui doive jamais déterminer l'être malheureux qui en est frappé à se donner la mort: si celui-ci ne se livre pas à son désespoir dans l'instant même, six mois, un an, dix ans après, cet événement lui coûte à peine quelques larmes quand il se le rappelle.

Tout en réfléchissant sur la folie que j'avois faite, il me semble que le rivage s'éloigne de moi; déjà les quais avoient fui, je voyois les invalides, nous arrêtons à la Grenouillère, et appercevant terre, je me hâte de me retrouver sur ce précieux et solide élément.

CHAPITRE XX.

La Femme entretenue.

Comme j'avois vu une maison qui me paroissoit d'assez belle apparence, je m'y acheminois timidement, quand trois à quatre fiacres, contenant chacun sept à huit personnages, tous plus originaux les uns que les autres, arrêtèrent à la porte.

Dans le dernier de tous, étoit une femme que je crus connoître. Elle avoit un gros bouquet blanc, et un de même couleur sur sa tête. Allons madame la mariée, dit un petit homme qui avoit une jambe de six pouces plus courte que l'autre, un habit noir, une perruque ronde bien poudrée qui entouroit une figure jaune, dans laquelle

quelle on voyoit percer deux yeux noirs ombragés de sourcils de même couleur ; un nez épaté, et une bouche fendue jusqu'aux oreilles, ce qui étoit d'autant moins avantageux pour le pauvre homme, qu'il ne lui restoit que cinq à six dents qui ne le disputoient pas à l'ivoire, comme on le dit toujours, mais bien à l'ébène.

Madame la mariée, puisqu'enfin c'en étoit une, donne la main au petit homme noir, en détournant la tête; quand tout-à-coup, paroît un joli jeune homme, en frac fumée de Londres, une badine à la main.—Ah ! vous voilà, M. Davier. —Oui, belle Manette, c'est moi qui viens prendre part au bonheur de mon digne ami M. Lenoir. Il ne m'en fallut pas entendre davantage pour être au fait de tous les personnages. Bon, me dis-je, me voilà à même

de me trouver à la première nuit de noces. Je suivis donc les convives, et je me mis auprès de Manette. Je ne rapporterai pas tout ce que j'entendis à ce festin, mes oreilles de chatte en furent blessées, pensez ce que devoient être celles des femmes; mais j'ai su depuis que c'étoit l'usage dans le peuple, et que l'on regardoit ces propos comme essentiels pour préparer le sacrifice conjugal.

Plus je vivois et moins l'espèce humaine me paroissoit digne de sa prétendue suprématie; mais je n'en avois pas moins de désir de continuer mes observations. Je restai donc jusqu'à la fin du banquet, même du bal, et malgré la douleur que me causoit la mort de mon amant, je fis un effort pour ne pas m'éloigner de cette fête; enfin, sur les deux heures du matin, Mons

Lenoir qui ne vouloit pas laisser refroidir l'ardeur que le vin et la grosse bonne chère lui avoit donnée, enleva sa chaste moitié et la conduisit rue Quiquampoix dans une maison du plus triste aspect. La tante accompagnoit les époux. Manette trembloit, pleuroit, sa tante se fâchoit, et Lenoir disoit : laissez-la, laissez-la, madame Leblond, cette pudeur enfantine me charme et me promet de trouver en ma chère Manette ce que j'ai inutilement cherché dans mes deux autres femmes. Cherche, cherche, dis-je tout bas, on ne pourra pas te répondre, et tu trouveras.

Pendant que je faisois cette observation, Manette m'apperçut.—Voilà une jolie chatte, est-elle à vous, M. Lenoir? – Non, ma chère. Elle sera à qui voudra, reprit la mariée, mais je la garde, parce

qu'elle est jolie. C'étoit ce que je demandois au moins pour la nuit. Elle se mit à jouer avec moi, tout en pensant à M. Davier. Ah! ça, te coucheras-tu la belle un jour ou un autre, disoit la Leblond, il faut que je m'en aille. M. Lenoir ne te mangera pas, quoiqu'il ait déjà enterré deux femmes, on ne l'accuse pas de les avoir tuées; et mille autres propos aussi aimables et qui ne déterminoient pas la pauvrette.

Cependant le cher M. Lenoir s'impatientoit. C'étoit pour lui des moments irréparables et faisant signe à la tante de s'en aller, il ferma la porte aux verroux; puis du ton dont il régentoit ses écoliers, il parla à sa chere moitié de telle sorte, qu'elle craignit qu'il n'en vînt des menaces aux effets, et se soumettant à son sort, elle se coucha. Je me couchai aussi sur le même lit pour ne rien

perdre de tout ce qui se passeroit, et à mon grand étonnement, il n'y a point de jeune personne sortant du couvent qui eût pu donner plus de preuves de chasteté. Ah! me disois-je, M. Davier, vous êtes un bien habile homme. Enchantée que cela se fût aussi bien passé, je m'endormis, et je fus réveillée le lendemain de très-bonne heure par les pères, mères, parens, amis, compères, commères, et même M. Davier, qui venoient complimenter les mariés. Ah! Madame Fanchon disoit Lenoir à sa belle-mère: on voit bien que vous êtes une femme comme on n'en voit plus guère, pour avoir une fille comme la vôtre: tenez je n'en croyois rien, et ne me flattois pas de trouver..... dans une fille de dix-huit ans, qui avoit été deux ans chez la marchande de modes rue Saint-Honoré. Oh! madame Fan-

chon, il faut que vous lui ayez donné des principes d'une diable de force pour que ça ait été tenu comme cela.—Vous êtes donc content, mon gendre?—Tudieu si je le suis, il faudroit être difficile pour ne pas l'être. Si vous saviez l'histoire, je vous dirois qu'il eût été impossible à Hercule, d'en épouser dans une nuit cinquante comme elle étoit; car il m'a fallu... Et bon jour ma, tante Leblond.—Eh bien, vous êtes donc mon neveu. Là tout de bon? — Ce n'est pas sans peine, ma tante, demandez plutôt à madame Lenoir; n'est-ce pas, ma poule, que c'est une terrible chose qu'une première nuit de noces. O oui, terrible, disoit Manette en soupirant. Vas sois tranquille, les autres ne seront pas de même. La tante, la niece, et Davier se regardoient et avoient toutes les peines du monde à s'empêcher de rire. On

se mît à déjeûner et je ne fus pas oubliée. Quand on eut pris le café, madame Leblon dit qu'elle ne pouvoit rester, parce que M. Lebrun devoit aller à l'Académie, et qu'il falloit qu'elle rentrât pour faire son dîner. Ce nom me rappella le vôtre, mon cher maître, dont Raton nous avoit dit tant de bien, et me persuada que madame Leblond étoit votre gouvernante.

Je résolus de la suivre quand elle sortiroit, car je n'avois pas envie de me fixer parmi si mauvaise compagnie : j'exécutai ma résolution, et je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous savez aussi bien que moi, avec quelle bonté vous m'accueillîtes, comme nous nous entendîmes dès le premier instant, ce qui me détermina à vous donner la marque de confiance, qu'il ne nous est permis d'accorder qu'à un seul de

votre espèce, de nous entendre parler dans sa langue. Depuis, quelle amitié, quels soins ne m'avez-vous pas témoignés! Madame Leblond même en étoit jalouse.

Cependant notre petit ménage étoit tranquille, et malgré ce qu'en avoit pu dire mon pauvre Zéphyr, votre cuisine étoit excellente, jusqu'à l'instant où ce maudit auteur s'avisa de mettre sous votre nom un mauvais pamphlet qui n'avoit d'autre mérite que de plattes injures contre le roi et ses ministres. On vous donna cette production qui n'étoit digne de vous sous aucun rapport; et l'ordre d'aller réfléchir à la Bastille fut votre récompense. Je voulois vous y suivre, vous ne le voulûtes pas. Tu parlerois, me dîtes-vous avec bonté, et parler dans cette prison est un crime d'Etat. Je res-

tai donc avec Mad. Leblond; elle pensa qu'elle feroit mieux de louer votre appartement, vendre vos meubles, bien sûre, disoit-elle, que vous n'en reviendriez pas de dix ans. J'eus un extrême regret à votre bibliothèque; mais je ne pouvois parler. Madame Leblond, il faut en convenir, avoit de bonnes intentions; elle ne s'appropria pas la somme, et la mit en dépôt chez un notaire qui fit banqueroute deux mois après. Quand votre gouvernante eut fait sa belle expédition, elle m'emporta, je ne savois trop où elle me menoit. Nous allâmes rue de Richelieu dans une maison donnant sur le Palais-Royal. Nous montons au premier étage, et nous entrons dans un appartement délicieux, où j'étois étonnée de voir Mad. Leblond d'une manière aussi familière. Dort-elle, disoit mon in-

troductrice à une femme-de-chambre fort élégante. —Je crois que oui, Madame, mais cela n'empêche pas; vous savez bien qu'elle veut toujours vous voir quand vous venez.—Ah! c'est différent aujourd'hui, nous avons tout le tems, M. Lebrun est parti pour la campagne. — Vous avez là une jolie chatte. — Très-jolie.

Madame Leblond demanda à déjeûner, on lui en apporta aussitôt, et j'en pris ma part. Enfin, la belle chez qui nous étions, sonna sa femme-de-chambre. Madame Leblond entra en même tems, et je les suivis : rien n'étoit plus beau que son ameublement: un lit de damas bleu céleste avec des crépines d'or, des draps de batiste, un couvre-pied de dentelles, doublé de taffetas assorti aux rideaux, et tout répondant à cette magnificence; des dia-

mans, des bijoux jettés négligemment sur une toilette de vermeil. J'avois eu à peine le tems de porter mes regards sur tant d'inutiles somptuosités, quand madame Leblond s'approchant familièrement du lit, tira entièrement les rideaux, et me fit voir... — Qui? — Devinez. — Je ne sais. — Manette. — Eh! bon jour, ma tante, y a-t-il long-tems que vous êtes ici, etc ? et la conclusion d'une longue conversation fut que madame Leblond resteroit chez sa nièce, jusqu'à votre retour, et qu'elle lui tiendroit lieu d'une femme-de-charge. Je ne fus pas oubliée, et Manette me mit du traité. Oh! que ne m'est-il donné de conter tout ce que j'ai vu dans cette maison! Peut-être que cela pourroit servir à déciller les yeux de ceux qui, par air se ruinent pour ces charmantes personnes.

Le duc de **, âgé de plus de soixante ans, et dont tout le mérite consistoit en ses grands biens et son titre, étoit devenu éperduement amoureux de madame Lenoir. On fit des propositions au mari, qui, en homme censé, réfléchit, que tout ce qu'il gagneroit en mettant de l'humeur, seroit d'être... pour rien, et qu'il valoit mieux recevoir mille louis d'or, avec lesquels il se consoleroit facilement de la perte de sa femme ; l'infâme traité fut donc conclu. Depuis ce jour, le duc de ** est en possession de la belle Manette qu'il croit la fidélité même. Elle fait tout ce qu'elle peut pour supporter ses nouveaux liens qui, à l'argent près, lui sont aussi désagréables que ceux de l'hymen ; mais Davier, à qui elle doit sa fortune, reste toujours l'ami du cœur. Il étoit chirurgien du duc

de ** à qui il avoit parlé de sa jolie Manette; le vieux pêcheur en devint amoureux sur parole. Delà, toutes les extravagances qu'il avoit faites et faisoit pour elle. Mais, je le répète, Bavier n'avoit rien perdu de ses droits, et il ne passoit pas un jour sans venir voir Manette, qui étoit devenue une femme très-agréable, tant la richesse donne facilement ce ton que l'on appelle celui de la bonne compagnie: elle voyoit beaucoup de monde et donnoit souvent des concerts.

Un jour qu'elle avoit réuni les virtuoses les plus célèbres de Paris, j'y vis arriver Barbinelly. Mon premier mouvement avoit été de fuir, le second fut de tâcher de savoir par lui des nouvelles de ma bonne maîtresse, mademoiselle Duruisseau. je m'approche donc de lui, il causoit avec un de ses

confrères, lorsqu'en me voyant, il dit: Ah! voilà une chatte qui ressemble à celle de la dévote. Mademoiselle Duruisseau, dit l'autre. — Oui. — Elle a été bien triste, la pauvre Duruisseau, elle a surpris sa chère Roussel avec l'abbé Doucet dans son propre appartement. Perdre à la fois deux amis aussi tendres, se voir jouée par eux, est un tour pendable, aussi, on a cru qu'elle en mourroit; mais enfin elle commence à s'en consoler, la veuve à délogé. On dit qu'elle à passé à Bruxelles, où l'abbé l'est allé joindre; il faut qu'elle ait été bien pressée de partir, car elle a oublié son moustache, que mademoiselle Duruisseau, a repris chez elle en mémoire de sa chere Blanchette. En apprenant que j'étois encore présente au souvenir de ma chère maîtresse, je versai des larmes de reconnoissance, et je formai

la résolution de la revoir, quelque chose qui pût en arriver. Mais je voulois mettre de la prudence dans ma conduite.

J'étois lasse des aventures, et je pensois très-sérieusement à faire une fin. J'avois passé la nuit à faire et rejetter plusieurs plans, quand le matin j'entendis madame Leblond, qui disoit à un commissionnaire : assurez M. Lebrun que la journée ne se passera pas sans que j'aille le voir, et lui reporter sa chatte. Le voilà donc enfin rendu à la liberté, dis-je en moi-même: O mon cher maître, quel plaisir de vous revoir! Il est sorti de la Bastille, dit madame Leblond à sa nièce, ce pauvre Lebrun, il me demande de rentrer chez lui; mais il est à présent trop pauvre, et je lui suis inutile. — Sûrement, ma tante, je ne veux point que vous vous mettiez en maison, vous

n'en avez pas besoin; j'ai même pensé à vous faire avoir une pension de M. le duc de **, ce qui vous assurera une existence, si je venois à me brouiller avec ce vieux fou. Ainsi je vis, mon pauvre maître, que vous ne deviez plus compter sur les tendres soins de madame Leblond ; et plus je fus frappée de l'ingratitude de cette femme, plus, mon cher maître, j'eus de désir de venir vous rejoindre. Dès le soir même, vous vous rappelez que la Leblond me rapporta chez vous; combien je fus touchée en vous trouvant dans une si pauvre situation. Mon amitié seule vous restoit, ce fut elle qui me donna l'idée de cet ouvrage ; puisse-t-il vous être de quelque utilité, ce sera le plus grand bonheur de votre pauvre Blanchette qui veut mourir près de vous.

CONCLUSION.

VOILA où finissoient les mémoires de cette chatte rare; mais son maître avoit écrit sur la dernière feuille du manuscrit ce qui suit:

Blanchette, toujours occupée de mon bonheur, eut encore une pensée plus heureuse que celle d'écrire son histoire: elle se rappela la conversation de Bambinelly, et me dit: Les muses sont des maîtresses trop difficiles à vivre; je vous conseille, mon

cher maître, de laisser ces capricieuses et de vous marier. — Et à qui, je te prie, quelle est la femme qui voudroit de moi ? J'en connois une qui vous conviendroit à merveille, mademoiselle Duruisseau. — Je ne la connois point ; et d'ailleurs, je la crois trop raisonnable pour penser, à son âge, à se donner un maître. Et croyez-vous, lui dis-je, que l'abbé Doucet n'en étoit pas un ? soumise pour soumise, j'aimerois mieux l'être à un mari qu'à un directeur. Mais, écoutez, ajouta-t-elle, je vous trouverai un moyen certain de faire connoissance avec elle et de vous en faire aimer. C'est de me reporter chez elle. Si elle ne vous reçoit pas favorablement, soyez sûre que je viendrai vous rejoindre. Je la crus, la portai à son ancienne maîtresse qui fut enchantée

en la renvoyant ; et comme elle l'avoit prévu, sa reconnoissance pour moi fut si vive, qu'elle la fit renoncer au célibat.

Jamais mariage ne fut plus heureux, et c'est à ma bonne Blanchette que je dois mon bonheur. Elle a aussi retrouvé monsieur Moustache, à qui elle a caché soigneusement l'aventure de Zéphyr. Il est persuadé qu'elle n'a point manqué à la fidélité conjugale, ce qui lui donne un grand respect pour elle. Le temps l'a guéri de sa jalousie, et ils vivent en très-bonne intelligence, toujours chéris par nous, dont le ciel a béni l'union, et nos enfans mêlent leurs jeux innocens à ceux de Moustache et de Blanchette.....

Là finissoit le manuscrit, et l'on n'a pu savoir quelle a été la fin de la bonne Blanchette, mais il est à croire que

Brama a récompensé son attachement pour ses maîtres, par de longs et heureux jours; car la reconnoissance est, de toutes les vertus, celle qui plaît le plus aux immortels.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Ma Généalogie ;* pag. 13

CHAP. II. *Chacun a sa folie ,* 19

CHAP. III. *Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ,* 26

CHAP. IV. *Conseil des Chats ,* 37

CHAP. V. *Mauvais Début ,* 41

CHAP. VI. *Je partage le sort des Élus*, pag. 49
CHAP. VII. *Reconnoissance*, 60
CHAP. VIII. *L'Extase*, 71
CHAP. IX. *Arrangemens de famille*, 78
CHAP. X. *Le Lendemain de Noces*, 90
CHAP. XI. *Je deviens mère*, 97
CHAP. XII. *Triste sort de Moustache*, 103
CHAP. XIII. *Séparation*, 119
CHAP. XIV. *Couvent*, 123
CHAP. XV. *Il ne faut jurer de rien*, 135
CHAP. XVI. *Résolution de Sainte-Ursule*, 142
CHAP. XVII. *Amour et Orgueil*, 148
CHAP. XVIII. *Fatale Imprudence*, 182

CHAP. XIX. *La Liberté*, 189
CHAP. XX. *La Femme entretenue*, 216
CONCLUSION, 233

FIN DE LA TABLE.

40 4
4,13

AB 40 4
K,13

Dl 3690 nw

HISTOIRE

D'UNE CHATTE

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

Et publiée par ***

A PARIS,

Chez Madame MASSON, éditeur et libraire, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle St-Honoré.

1802.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-33610/fragment/page=0251